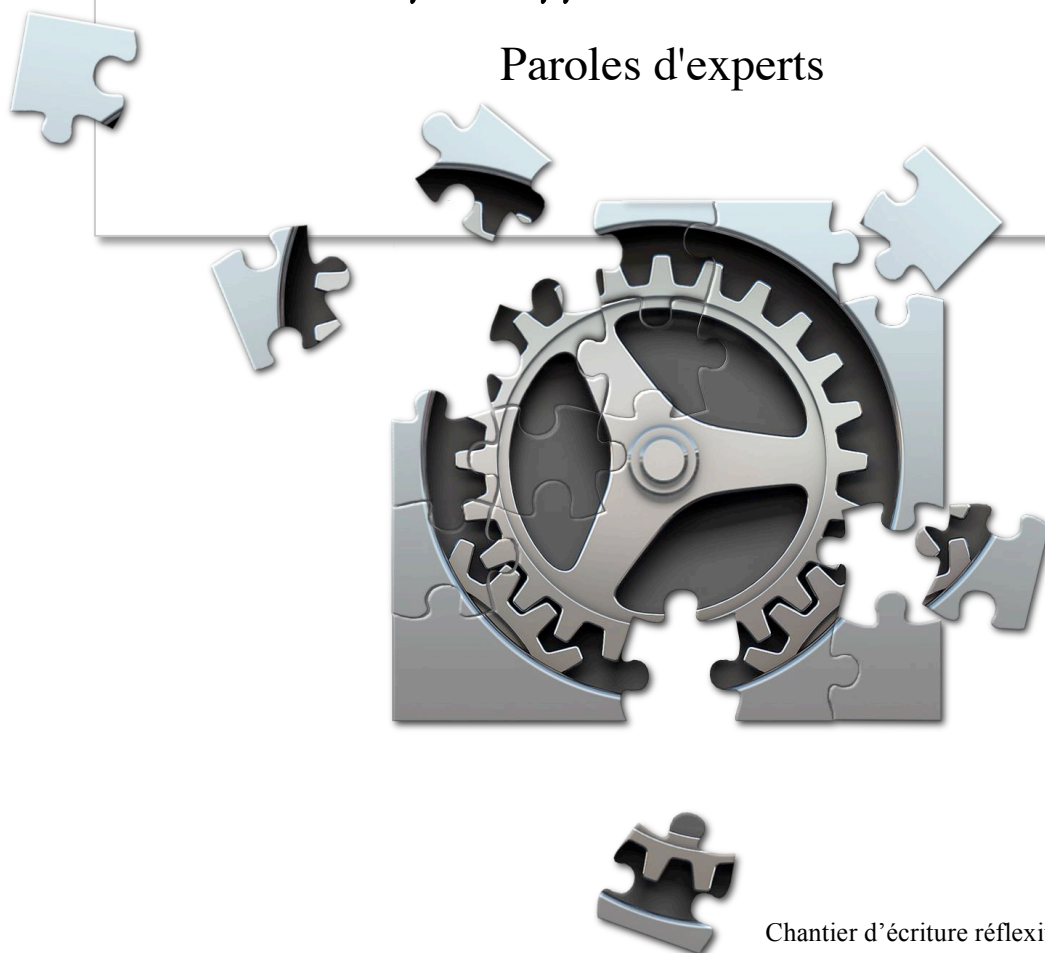


C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul

la classe : pour apprendre à/et vivre ensemble

Paroles d'experts



Chantier d'écriture réflexive– module 6
C.E.S.P. Hainaut, 2017 / 2018
Christian Watthez

C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul.

Personnaliser les apprentissages, ce n'est pas les individualiser mais bien les inscrire dans un contexte où apprendre est un processus personnel qui se nourrit des interactions avec d'autres apprenants.

C'est d'ailleurs la **vraie valeur ajoutée** de l'école : celle de réunir en un même lieu des apprenants supposés apprendre les mêmes savoirs, développer les mêmes compétences, cheminer et grandir ensemble ... Et y apprendre son métier d'élève, c'est d'abord **apprendre à apprendre avec les autres**.

Mais encore faut-il la faire exister, cette valeur ajoutée, car elle ne naît pas toute seule, par simple génération spontanée.

" L'humanité a des pouvoirs qui sont inimaginables pour chacun de nous, isolé.

J'existe grâce à mes contacts avec les autres : je suis les liens que je tisse. Le vrai "moi" est dans les liens que je suis capable d'avoir avec les autres, et ce que j'ai à faire dans la vie, c'est de créer ce tissage.

Et pour y parvenir, il faut que j'aie appris à le faire. Et où est-ce que je vais apprendre à le faire ? À l'école ! "

Albert Jacquard

Et si c'était cela, « l'effet-maître » : la capacité de mobiliser les énergies de chacun au bénéfice de tous ? Beau défi à relever pour l'école, à une époque où l'humanité n'a jamais eu autant de moyens de communiquer mais où, paradoxalement, le sentiment d'isolement semble de plus en plus fort. Et si la société de demain sera à l'image de l'école d'aujourd'hui, il est grand temps de changer ce qui arrive aux élèves dans nos classes.

Questionner ses pratiques

Quels bénéfices attendre des pratiques coopératives ? Sont-elles vraiment bénéfiques pour tous les enfants de la classe ? Et comment les mettre en œuvre ? Par quoi commencer ? Quels changements opérer ... et à quoi faut-il se résoudre à renoncer dans ce que l'on faisait jusqu'alors ?

... Voici quelques-unes des questions que nous nous sommes posées à l'entame de ce chantier d'écriture réflexive. Elles ont constitué le point de départ d'un travail de questionnement de nos pratiques et, ce faisant, en ont suscité d'autres.

Paroles d'experts

Nos questions, nous les avons soumises à un panel d'experts qui ont accepté de prendre du temps pour y apporter leurs propres réponses :

- Céline Buchs
- Claire Héber-Suffrin
- Marianne Leterme
- Maryse Rondeau
- Isabelle Huchard
- Angélique Libbrecht
- Ben Aïda
- Christian Rousseau
- François Le Ménahèze
- Bruce Demaugé-Bost
- Pierre Cieutat
- Laurent Lescouarch

Voici leur contribution. Leurs regards croisés nous ont aidés à nous engager sur de nouvelles voies dans nos pratiques de classe au quotidien et à étayer nos choix.



C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul : nos questions

1. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?
2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?
3. Faut-il instituer des moments précis consacrés à la coopération et à la valorisation des relations dans l'horaire de la classe ou est-ce mieux de profiter des opportunités qui se présentent au fil des jours et au gré des circonstances ? Quel équilibre trouver pour les temps de coopération dans l'emploi du temps de la semaine de classe ?
4. Dans certains groupes classes, la coopération semble assez facile à installer car le climat relationnel est déjà positif. Dans d'autres, par contre, cela semble impossible tant les tensions, les rivalités et les disputes sont présentes au quotidien. Que faire dans ce cas ? Par quoi commencer ?
5. La coopération est-elle réellement bénéfique pour tous les enfants d'une classe ?
6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?
7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égocentrique comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?
8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?
9. La coopération à l'école peut prendre bien des visages ... Quelles sont les pratiques qui vous paraissent essentielles ?
10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant qui a envie de se lancer, mais n'a aucune expérience dans ce domaine ?
11. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?





C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul :

Céline Buchs répond à nos questions



Céline Buchs est maître d'enseignement et de recherche dans le domaine "Processus sociocognitifs et interactions sociales", à l'Université de Genève. Ses intérêts de recherche portent sur les dimensions sociales dans les situations d'enseignement-apprentissage.

En préambule, il me semble important de préciser que je m'appuie sur l'approche nord-américaine « cooperative learning » (Voir Johnson, Johnson & Holubec, 2008) pour réfléchir à la coopération en classe au service des apprentissages. Cette approche que je qualifierais d'« Apprendre (par) la coopération » propose des principes pour structurer les interactions entre élèves de manière coopérative. Pour information, j'en ai proposé une synthèse lors de la conférence de consensus sur la différenciation avec une note de synthèse consultable à l'adresse suivante. <http://www.cnesco.fr/fr/differenciation-pedagogique/>

Je joins en annexe une représentation visuelle des principes qui nourrissent ma réflexion, issue de cette conférence. Je tiens à souligner que mes propositions de réponses ont été enrichies grâce à la discussion avec mon collègue Yann Volpé, Chargé d'enseignement dans la section des sciences de l'éducation, Université de Genève.

I. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

Les interactions coopératives entre les élèves dans les activités scolaires me semblent particulièrement importantes car elles offrent des occasions aux élèves de s'engager socialement et cognitivement dans les activités scolaires.

Ces interactions soutiennent l'intégration sociale au sein de la classe et la qualité des apprentissages grâce aux occasions de verbalisation, de discussion des contenus, des démarches et des stratégies. Ainsi les interactions entre pairs renforcent potentiellement le sentiment d'appartenance, d'autonomie et de compétence qui renforcent la motivation à apprendre.

De plus, la mise en interaction des élèves permet à l'enseignant-e de les observer et écouter en cours de travail. Grâce à cette proximité l'enseignant-e peut repérer les difficultés et les forces des élèves, apporter des régulations interactives sur le moment pour les élèves concernés, et utiliser les informations recueillies pour adapter son enseignement pour le groupe classe.

Les recherches ont identifié des bénéfices de dispositifs coopératifs sur la qualité des apprentissages scolaires, les relations sociales, ou encore sur la motivation et l'ajustement psychologique des élèves.

2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?

La pédagogie coopérative entraîne un changement de posture de l'enseignant-e. Dès lors, son rôle est de penser au préalable la manière de structurer les interactions entre les élèves de manière à les engager cognitivement et socialement sur la tâche scolaire. Nous pourrions parler de déléguer l'autorité au cadre instauré par le dispositif et par conséquent aux élèves pour laisser ceux-ci travailler sans supervision directe de l'enseignant-e. L'enseignant-e se place ainsi dans une position d'observation des processus d'apprentissage et intervient de manière ciblée auprès de certains groupes, ce qui peut lui faire craindre de perdre le contrôle sur tout ce qui se passe en classe.

Face à cela, je réponds souvent qu'en tant qu'enseignante, lorsque je transmets des informations, même si les personnes semblent m'écouter, je ne peux pas savoir ce qu'elles entendent, ce qu'elles comprennent et ce qui se passe dans leur tête. Lorsque je circule, je ne vois pas tout et n'entends pas tout. Dans ces deux situations, il est effectivement nécessaire de faire le deuil de tout contrôler. Néanmoins, la présence de l'enseignant-e dans les travaux coopératif est assurée par le dispositif pensé à l'avance (contenu, consignes, structuration du travail de groupe entre élèves) qui explicite ce qui est attendu en termes de comportements, interactions, procédures et stratégies.

3. Faut-il instituer des moments précis consacrés à la coopération et à la valorisation des relations dans l'horaire de la classe ou est-ce mieux de profiter des opportunités qui se présentent au fil des jours et au gré des circonstances ? Partant, quel équilibre trouver pour les temps de coopération dans l'emploi du temps de la semaine de classe ?

Différents moments de coopération peuvent être instaurés en classe.

L'enseignant-e peut alterner entre :

- des moments pour préparer les élèves à coopérer (favoriser le climat et l'esprit d'équipe, travailler explicitement les habiletés coopératives, faire réfléchir les élèves sur leur fonctionnement en équipe) ;
- des travaux de groupes structurés de manière coopérative à l'aide des principes (interdépendance positive, responsabilité individuelle au sein de petites équipes).

Instaurer des routines permet de faciliter la mise en route, de réduire progressivement le temps de mise en route et de gagner en efficacité. Ces moments ne sont pas du travail à réaliser en plus à la grille horaire, mais cela permet de travailler grâce aux interactions les différentes tâches didactiques au programme de l'enseignant-e. L'explicitation de ce qui est attendu et la création

d'un climat positif favorisent la mise en place de conditions favorables au travail en limitant progressivement le temps dédié aux interventions relatives à la gestion de la discipline.

L'équilibre entre les différentes modalités de travail (individuelle, en groupe, collective, etc.) dépend des choix de chaque enseignant-e. L'idée est d'utiliser les interactions entre élèves pour les engager et lorsque l'enseignant-e les met en interactions de réfléchir comment maximiser la probabilité que chaque élève participe activement. L'enseignant-e peut alterner des moments d'échange courts entre élèves et des travaux de groupes coopératifs plus conséquents plus structurés.

Je garde en tête que les moments individuels sont importants y compris dans la coopération. Avant de mettre les apprenants en interaction, je propose une phase de réflexion ou un travail individuel pour que les élèves soient prêts à partager. De plus, j'évalue de manière individuelle ce que les apprenants ont compris et retenu suite aux travaux de groupe. Ceci permet de renforcer la responsabilité des élèves dans leurs apprentissages et dans les apprentissages de leurs camarades.

4. Dans certains groupes classes, la coopération semble assez facile à installer car le climat relationnel est déjà positif. Dans d'autres, par contre, cela semble impossible tant les tensions, les rivalités et les disputes sont présentes au quotidien. Que faire dans ce cas ? Par quoi commencer ?

La coopération va travailler différents paramètres de manière à transformer la dynamique de la classe en un cercle vertueux en explicitant :

- 1) L'orientation du climat motivationnel de la classe. Il s'agit d'orienter la motivation des apprenants sur des buts de maîtrise, c'est-à-dire sur le développement de leurs connaissances et de leurs progrès personnels plutôt que sur des buts de performance qui reposent sur la recherche de jugements positifs de la part de l'enseignant-e et la comparaison avec les autres apprenants.
- 2) Les valeurs (confiance, entraide, etc.). Je soulignerais que la relation de confiance réciproque entre l'enseignant-e et les élèves me semble primordiale. Cela permet d'établir des normes de travail et des routines communes à l'ensemble de la classe et auxquelles les élèves pourront se référer.
- 3) La qualité des relations entre élèves de manière à ce qu'un esprit d'équipe puisse se construire progressivement et par conséquent un sentiment d'appartenance à la culture de classe.

Dans notre société individualiste et compétitive, il me semble important que l'enseignant-e crée un climat constructif pour la qualité des relations et des apprentissages pour que les élèves osent coopérer.

5. La coopération est-elle réellement bénéfique pour tous les enfants d'une classe ?

Je dirais que la mise en place de dispositifs coopératifs amène une participation active dans le sens où les élèves s'engagent cognitivement, verbalisent, expliquent, discutent, comparent des stratégies, des procédures et des résultats. C'est cette participation active qui soutient les apprentissages. Les résultats de recherche montrent qu'en moyenne l'ensemble des élèves bénéficient de dispositifs coopératifs structurés, et que ces dispositifs contribuent à réduire les différences entre les élèves de niveau fort et faible.

Cependant, l'enseignant-e propose, les élèves disposent. Les élèves qui ont de la difficulté à prendre ce rôle actif (quelle que soit la raison) manquent cette opportunité.

6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?

Rendre intéressantes les tâches, amusantes les activités, souligner ce que les élèves en retirent permet d'amener les élèves réticents à entrer dans les structures coopératives.

De plus, souligner que participer à ces interactions permet de mieux apprendre soi-même peut embarquer certains élèves. J'ajouterais que dans certaines situations les élèves n'ont pas vraiment le choix, car dans de nombreux plans d'études, la collaboration ou la coopération fait partie explicitement des objectifs d'apprentissage, il est donc important de faire progresser les élèves sur ces aspects et de les outiller.

7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égocentrique comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?

De mon point de vue, la démarche est la même aux différents âges : se baser sur les élèves que l'on a, les moyens d'enseignement et les objectifs d'apprentissage pour se demander comment rendre possible et nécessaire la participation active de chacun. Dans chaque contexte, l'enseignant-e peut trouver des caractéristiques qui facilitent ou compliquent la mise en place de dispositifs coopératifs. Introduire la coopération de manière progressive et prendre le temps de préparer les apprenants, quel que soit leur âge à coopérer, me semble important.

Chambers et al. (1997) soulignent des caractéristiques des jeunes élèves qui pourraient compliquer les travaux de groupes coopératifs (égocentrisme, habiletés sociales peu développées, attention de courte durée, besoin de gratification immédiate, habiletés langagières limitées, impulsivité, capacité de lecture restreinte) ou les favoriser (curiosité, besoin de socialiser, faible conscience de la différence entre garçons et filles, peu d'idées préconçues sur l'école, besoin de bouger).

Certains livres francophones s'emparent spécifiquement de cette question (Canter & Peterson, 2003 ; Chambers et al., 1997 ; Poisson & Sarrasin, 1996 ; Potvin et al., 2005).

8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?

A partir du moment où l'enseignant-e introduit deux objectifs (un objectif sur le contenu relatif à la discipline scolaire et un objectif en lien avec la coopération), il me semble important de faire réfléchir les apprenants sur ces deux objectifs. La réflexion critique permet aux élèves de réfléchir sur la manière dont ils se sont comportés et sur le fonctionnement de l'équipe. Cela pousse l'enseignant-e à donner des retours sur la base de ses observations. Cette réflexion permet de souligner les aspects positifs et ceux à améliorer. Elle porte autant sur les comportements que sur les stratégies et procédures mises en place. Cette évaluation formative permet aux élèves de progresser.

Selon les plans d'études, la coopération ou certaines de ses composantes font partie des objectifs d'apprentissage (par exemple, les capacités transversales dans le plan d'études Romand en Suisse romande). Cela pointe la nécessité d'explicitier ce qui est attendu, comment les élèves peuvent mettre en œuvre des comportements appropriés et comment ces objectifs seront évalués. "La pédagogie coopérative offre des pistes pour articuler les domaines disciplinaires et les capacités transversales (Buchs, 2016).

9. La coopération à l'école peut prendre bien des visages ... Quelles sont les pratiques qui vous paraissent essentielles ?

Garder en tête que les interactions coopératives visent à favoriser la participation active de tous les élèves dans les activités scolaires et entrer par les principes pour préparer les élèves à coopérer et organiser les interactions permet d'ouvrir des pistes de réflexion sans pour autant proposer de pratiques formatées. Il me semble essentiel que les enseignant-e-s mettent en place des dispositifs dans lesquels ils se sentent à l'aise et confortables.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant qui a envie de se lancer, mais n'a aucune expérience dans ce domaine ?

De veiller à travailler le climat de classe de manière à ne pas s'épuiser en ramant à contre-courant. Dans la mesure où les élèves sont socialisés dans une société et un système scolaire individualistes voire compétitifs, il ne suffit pas de demander aux élèves de coopérer pour qu'ils aient envie de le faire et sachent comment s'y prendre. Il est important que les élèves perçoivent que la coopération est un outil pédagogique au service de la qualité des relations sociales et des apprentissages de chaque élève et que l'enseignant explicite pourquoi et comment coopérer.

Introduire à petits pas la coopération en soulignant le lien avec les objectifs d'apprentissage et mettre des dispositifs avec lesquels l'enseignant-e est confortable me semble important. Commencer par des structures coopératives simples qui mettent régulièrement les élèves en interaction me semble un bon point de départ qui permet à l'enseignant-e de pouvoir adopter une proximité lorsqu'elle-il observe les élèves.

11. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?

Je n'ai pas de souvenir personnel de coopération à l'école. Mon intérêt vient de mon questionnement lorsque j'ai commencé à enseigner à l'université face à des groupes d'étudiants relativement passifs et peu engagés lors des enseignements. Ceci a entraîné une réflexion avec l'équipe pédagogique sur la manière d'engager les apprenants. Le collectif vient alors soutenir les apprentissages individuels.

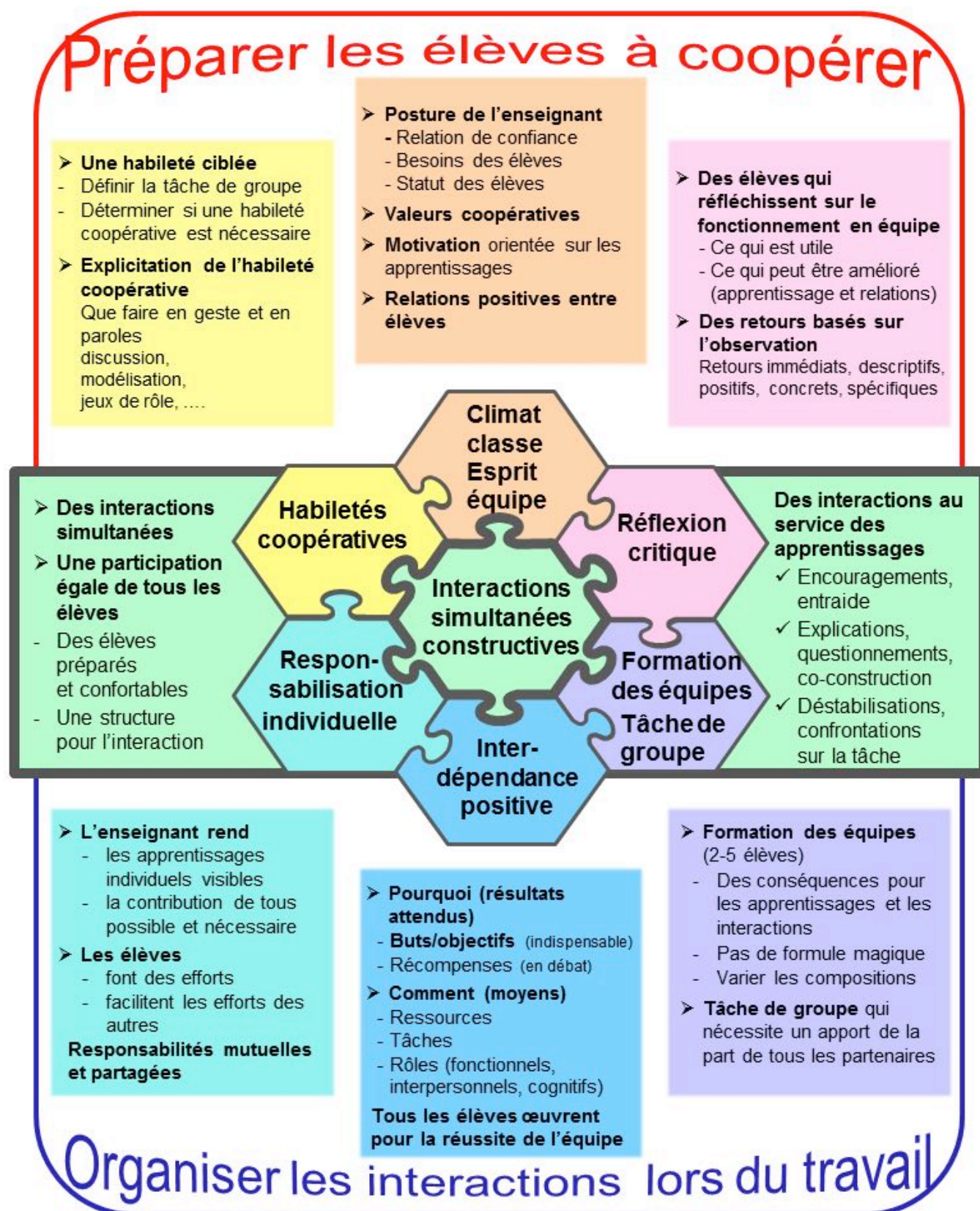
*Céline Buchs,
novembre 2017*

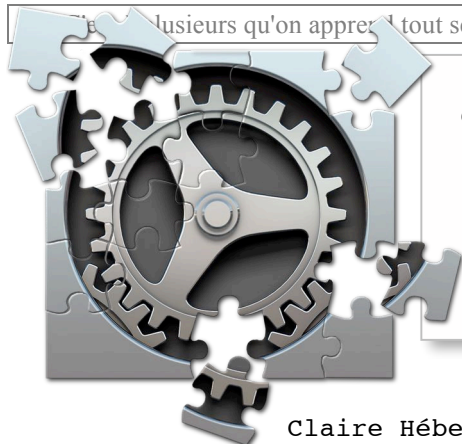


Références citées

- Buchs, C. (2016). La pédagogie coopérative pour articuler les domaines disciplinaires et les capacités transversales. *Educateur*, 2, 16-18.
- Buchs, C. (2017). Comment organiser l'apprentissage des élèves par petits groupes ? Acte de la conférence de consensus « Différenciation pédagogique : comment adapter l'enseignement pour la réussite de tous les élèves ? », Paris. Organisée par le Conseil National d'évaluation du Système Scolaire (Cnesco) et l'Institut Français de l'Éducation (Ifé).
<http://www.cnesco.fr/fr/differentiation-pedagogique/>
- Canter, L. & Peterson, K. (2003). *Bien s'entendre pour apprendre. Réduire les conflits et accroître la coopération, du préscolaire au 3^{ème} cycle*. (Adaptation par L. Dore & S. Rosenberg). Montréal : Chenelière/McGraw-Hill.
- Chambers, B., Patten, M., Schlaeff, J., Wilson Mau, D., & Doyon, M. (1997). Découvrir la coopération : activités d'apprentissage coopératif pour les enfants de 3 à 8 ans. Montréal: Les Editions de la Chenelière.
- Johnson, D. W., Johnson, R. T., & Holubec, E. (2008). *Cooperation in the classroom* (8th edition). Minneapolis: Interaction Book Company.
- Poisson, M.-C., & Sarrasin, L. (1996). *A la maternelle... voir grand !* Montréal-Toronto : La Chenelière/McGraw-Hill.
- Potvin, J. Robillard, I., Ruel, C., & Sabourin, M. (2005). *Coopérer à cinq ans*. Montréal : La Chenelière.

Annexe





C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul :

Claire Héber-Suffrin

répond à nos questions



Claire Héber-Suffrin a été institutrice, docteur en psychosociologie des groupes, en éducation et formation. Elle est l'initiatrice des réseaux d'échanges réciproques de savoirs dont elle détaille la philosophie sur son site < <http://www.heber-suffrin.org> >

I. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

On apprend ce qu'on vit. En même temps que des connaissances et des savoir-faire, les élèves apprennent – sans s'en rendre compte – les systèmes, les statuts, les démarches... dans lesquels et par lesquels ils apprennent.

La première question que nous devons alors affronter est celle-ci : que voulons-nous qu'ils apprennent comme humains qui vivront avec d'autres, continueront à apprendre, fabriqueront notre monde ? Compétition ou coopération ? Consommation ou contribution ? Conformisme ou esprit critique ? Questions de choix éthique, pédagogique, politique !

Ils apprennent ce qu'ils vivent, donc à apprendre ! Comment ? Seuls en croyant pouvoir observer, comprendre et analyser, agir et créer seuls ? Cela n'arrive jamais. On ne peut observer autrement qu'en partageant les perspectives, analyser qu'en multipliant les points de vue et les confrontations, appositions, compositions . Idem pour l'action. Ils doivent l'apprendre pour apprendre ce qu'est « Penser ». On ne pense qu'en interactions. Coopérer pour apprendre à penser, à questionner... Question épistémologique !

Ils aiment coopérer ! Très tôt, dans leur toute première enfance, les enfants coopèrent pour jouer, pour essayer et créer, pour partir à l'aventure et découvrir leur monde. Les faire réussir tous à l'école, c'est entrer dans cette continuité psychoaffective.

Ils apprennent mieux parce qu'il y a dans la coopération une émulation, un soutien et de l'entraide, des formes de réciprocité (celui qui aide progresse dans ses apprentissages, celui qui demande de l'aide se fait chercheur de savoir), des formes de mutualisation, des expériences de complémentarités et de reconnaissance de la force de la parité et de l'altérité. Les motivations s'enrichissent des rencontres positives.

Ils doivent apprendre par l'expérience que nous avons tous intérêt à l'enrichissement intellectuel et moral de tous. Une classe qui fait réussir tout le monde, qui détecte des excellences multiples est une classe où on est heureux et où chacun réussit mieux.

2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?

- *Une forme de sécurité*, celle donnée par des interventions préparées à l'avance contre une insécurité due aux inattendus forcément liés aux interactions entre élèves. Mais pour gagner une autre forme de sécurité liée aux intérêts que cela déclenche chez les enfants : passions, enthousiasmes, implications... ils sont reconnaissants à leur enseignant de pouvoir vivre ces ressentis.
- *Une forme d'autorité* : « Je suis celui qui sait », je suis celui qui vous dit ce que vous devez faire et comment », « Je suis celui qui construit et projette tout ce qui va se passer ». Les inattendus, les imprévus, les mouvements physiques, mentaux, relationnels que déclenche et nécessite la coopération semblent plus difficiles à « contenir » : bruits, déplacements, ne pas pouvoir tout voir ni tout maîtriser », etc. mais on y gagne une autre dimension de l'autorité : celui qui est auteur d'une dynamique, celui qui s'autorise et autorise à essayer, à inventer, à produire, à être auteurs.
- *Une forme de maîtrise*. (Voir ci-dessus dans « Autorité »). Le programme, dont je suis garant, protège des déviations, de l'inattendu. Je veux être celui qui est seul garant : physiquement, mentalement, affectivement, que je puisse toujours contrôler, orienter... L'acceptation de ce que l'on ne maîtrise jamais tout permet souvent que naissent, dans les interstices, des trouvailles, des perles...
- *Des formes de reproduction de ce que l'on a vécu soi-même.*

3. Faut-il instituer des moments précis consacrés à la coopération et à la valorisation des relations dans l'horaire de la classe ou est-ce mieux de profiter des opportunités qui se présentent au fil des jours et au gré des circonstances ? Partant, quel équilibre trouver pour les temps de coopération dans l'emploi du temps de la semaine de classe ?

On peut faire tout à la fois :

- Des moments précis clairement annoncés ainsi
- Profiter des opportunités
- Créer un climat de classe

Ou commencer par choisir ce dans quoi on sera plus à l'aise :

- Coopérer dans telle matière, pour tel projet, à tel moment
- Se saisir d'une trouvaille, d'une motivation, d'une idée, d'une rencontre, pour ouvrir vers un apprentissage coopératif, une création coopérative ...

4. Dans certains groupes classes, la coopération semble assez facile à installer car le climat relationnel est déjà positif. Dans d'autres, par contre, cela semble impossible tant les tensions, les rivalités et les disputes sont présentes au quotidien. Que faire dans ce cas ? Par quoi commencer ?

Les tensions, les rivalités et les disputes sont les signes de ce qu'ils reçoivent de la société (rôle énorme des médias et des jeux vidéo), de la famille quelquefois et de l'école !

Poser la question de la règle du jeu de la classe : la construire ensemble !

Leur proposer des projets suffisamment motivants pour qu'ils aient envie d'essayer de contribuer, d'attendre quelque chose des autres.

Valoriser toutes les formes d'entraide et de coopération, même celles qui semblent anodines. Force de la reconnaissance. Un enfant agressif n'a-t-il pas manqué de signes de reconnaissance ?

Partir sur ce qui les intéresse de façon singulière dans ma classe (dans un temps maintenant assez éloigné), l'importance qu'a eue la danse pour une de mes élèves, sa passion pour le cheval pour un autre...

5. La coopération est-elle réellement bénéfique pour tous les enfants d'une classe ?

OUI ! Mais il est important de prendre le temps pour que tous s'y retrouvent !

Je me souviens d'un petit Claude (CMI) qu'au bout de dix jours de classe coopérative j'ai trouvé en larmes : « je n'y comprends rien dans cette classe ».

Nous avons pris le temps, c'est lui qui conduisait, je le suivais... Je l'ai revu 36 ans après et il racontait combien ces deux ans de classe coopérative avaient compté dans sa vie ; il y avait d'ailleurs – c'est lui qui le dit – trouvé sa vocation de menuisier (grâce à des échanges réciproques de savoirs faits à l'extérieur de l'école mais dans le cadre scolaire) et il posait cette question : « pourquoi, dans l'éducation nationale ne reproduit-on pas ce qui marche ? ».

Mais elle ne sera pas bénéfique de la même manière ni dans le processus ni dans ses effets. Important de toujours articuler reconnaissance absolue des singularités de chaque enfant et dynamiques, démarches, projets coopératifs !

6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?

C'est vraiment un chemin. A mon sens ils devraient tous apprendre et à travailler seuls et à coopérer. Chercher avec eux ce sur quoi ils pourraient aimer coopérer.

7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égocentrique comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?

Je viens d'observer (un ouvrage est en cours pour publier l'expérience en 2018) une classe de Grande section où la maîtresse a lancé la dynamique des échanges réciproques de savoirs ! Un bonheur à voir. On voit ces petit bouts de chou chercher ensemble (en interactions) ce qu'ils savent et ce qu'ils ne savent pas, décrire ensemble leurs savoirs, faire des offres et demandes de savoirs, échanger puis raconter à tous comment ils s'y sont pris, ce que ça leur a fait, etc. Impressionnant d'intelligence ! Et cela dans un des quartiers les plus « sensibles » de la région parisienne !...

8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?

Oui, si l'on entend évaluer par « faire ressortir la valeur », reconnaître les coopérations (et **savoir inventer des formes de reconnaissance qui ne suscitent pas à nouveau des rivalités** ou de l'accumulation personnelle : genre objets...), les aider à en parler, à voir leurs effets positifs, à parler aussi des difficultés sans attaquer « l'autre ». Incrire dans le déroulement de la classe ces moments où en parler, où parler de la richesse de la coopération devient une vraie forme de reconnaissance par tous.

Oui si l'on entend Valeur par « Forces de vie » !

9. La coopération à l'école peut prendre bien des visages ... Quelles sont les pratiques qui vous paraissent essentielles ?

Projets passionnants communs
Classe coopérative (Freinet)
Projet d'apprentissage réussi pour tous
Echanges réciproques de savoirs
Théâtre-Forum pour apprendre ensemble à parler des difficultés en vue de les résoudre ensemble.
Ouverture de l'école...

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant qui a envie de se lancer, mais n'a aucune expérience dans ce domaine ?

Essayer là où il est à l'aise, là où c'est facile.

En parler à celles et ceux qui le font déjà, savoir demander des conseils.

Faire une formation.

Essayer de travailler en équipe d'enseignants.

Penser aux expériences de coopération qu'il ou elle a vécues dans sa vie familiale, amicale, associative et s'appuyer sur les outils qui lui ont servi, les questions posées ... : autrement dit, ne pas découper sa propre vie en tranches, en silos, en clapiers !

11. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?

A l'école, non.

Oui :

En famille.

Dans le monde de l'éducation populaire.

Dans une année dans une école d'éducateurs.

*Claire Héber-Suffrin,
novembre 2017*





C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul :

Marianne Leterme répond à nos questions



Marianne Leterme est psychologue et directrice du centre Psycho-Médico-Social de Comines. Elle est co-auteure de l'ouvrage *"J'ai ma place en classe"* (éditions Averbode).

1. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

L'ambiance de classe s'en trouvera grandement impactée de manière positive, ce qui donne un contexte de travail plus agréable, libérera dès lors du temps qui aurait dû être consacré à de la gestion de conflits et pourrait même alléger la charge de l'enseignant puisque des enfants s'entraideront.

2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?

Le deuil des vieilles pratiques qui voulaient qu'on établisse des « palmarès » (des résultats) des élèves en les mettant en concurrence les uns contre les autres. Le deuil aussi de l'idée qu'il n'y a que l'intelligence « théorique » qui soit « noble » et remarquable - oubliant que les intelligences pratique, relationnelle, artistique, corporelle en sont d'autres tout aussi importantes, utiles et respectables.

3. Faut-il instituer des moments précis consacrés à la coopération et à la valorisation des relations dans l'horaire de la classe ou est-ce mieux de profiter des opportunités qui se présentent au fil des jours et au gré des circonstances ? Partant, quel équilibre trouver pour les temps de coopération dans l'emploi du temps de la semaine de classe ?

Il faut instaurer, dès le premier jour de classe, un climat général de coopération et de relations positives entre tous : entre l'enseignant et les enfants – dans les 2 sens- et entre les enfants. Les relations correctes ne se décrètent pas, elles se travaillent au quotidien et de manières tant spécifique que informelle. Par contre il est évident qu'il faut varier les formes des temps de travail pour respecter la forme d'intelligence et le rythme d'apprentissage de chacun.

4. Dans certains groupes classes, la coopération semble assez facile à installer car le climat relationnel est déjà positif. Dans d'autres, par contre, cela semble impossible tant les tensions, les rivalités et les disputes sont présentes au quotidien. Que faire dans ce cas ? Par quoi commencer ?

Voir les réponses faites en 3 : il y a à travailler les relations dès le premier jour et tous les jours : favoriser le bien vivre ensemble, la connaissance et le respect de l'autre par des activités spécifiques et intervenir sur les conflits dès qu'ils surgissent (cfr par exemple les « écoles citoyennes »).

5. La coopération est-elle réellement bénéfique pour tous les enfants d'une classe ?

Bien sûr. Les compétences qu'ils vont développer à travers cette approche vont leur être utiles tout au long de leur vie – que ce soit dans leur vie personnelle mais aussi dans leur vie professionnelle (où le travail en équipe est quand même très fréquent). Et sur un plan plus philosophique et moral, on peut se dire aussi que cela participe à la construction d'un monde meilleur. Notamment parce la façon dont beaucoup d'enfants sont éduqués aujourd'hui ne favorise pas chez eux le développement de l'empathie et de l'altruisme.

6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?

Bien sûr : apprendre à coopérer est un apprentissage comme un autre. Et si on diversifie les domaines dans lesquels on développe la coopération, chaque enfant peut se trouver à certains moments en position d'aider l'autre et à d'autres en position d'être aidé par l'autre. Mais je le répète – il faut alterner les moments de coopération et les moments de travail individuel.

7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égocentrique comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?

C'est possible dès la maternelle, mais bien sûr en respectant une progression : l'étape de développement cognitif et relationnel à laquelle se trouve l'enfant à 2 ans 1/2 est bien sûr différente de celle à laquelle il est capable d'être à 6 ans. N'empêche que l'entraide, la collaboration et le partage, l'empathie, etc. doivent être développés dans le collectif de la classe dès le plus jeune âge.

8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?

Oui : en veillant – bien sûr – à ce que la forme de l'évaluation soit cohérente avec la compétence elle-même. Il faut décrire clairement les formes que peut

prendre la coopération, les sous-compétences qu'elle implique et permettre à l'enfant de prendre conscience de son évolution dans le domaine.

9. La coopération à l'école peut prendre bien des visages ... Quelles sont les pratiques qui vous paraissent essentielles ?

Exiger le respect de l'autre, quel qu'il soit, avec ses richesses et ses faiblesses. Varier les domaines dans lesquels les enfants peuvent se distinguer et mettre ces différents domaines sur un pied d'égalité.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant qui a envie de se lancer, mais n'a aucune expérience dans ce domaine ?

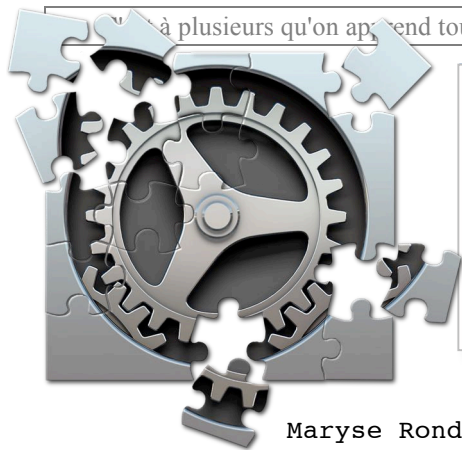
De lire, se former, se renseigner sur les bonnes pratiques qui existent. De voir si, dans ses collègues, il peut trouver des personnes avec qui en parler et développer des projets. Là où c'est possible, obtenir le soutien de sa direction. Et faire appel aux services/ressources disponibles autour de lui : centre PMS, AMO qui pourront soit être personnes ressources, soit soutenir, soit collaborer très concrètement.

11. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?

Hélas non. Et c'est peut-être au contraire le souvenir mal vécu de cet esprit de compétition qu'on instaurait à l'école qui me pousse à susciter la réflexion dans mes écoles : j'ai toujours été très bonne élève et celle qui recevait – dès lors – mais à mon corps défendant – les « bons points », félicitations, etc. des enseignants. Suscitant la jalousie et le rejet de la part des autres élèves de ma classe. Ce que je vivais douloureusement.

*Marianne Leterme,
novembre 2017*





C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul :

Maryse Rondeau répond à nos questions



Maryse Rondeau est présidente de l'Association d'Education Préscolaire du Québec (AÉPQ). Enseignante préscolaire, elle a également enseigné à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) ainsi qu'à l'Université de Montréal. Son mémoire de maîtrise portait sur la coopération en préscolaire, thématique pour laquelle elle a développé une expertise remarquable et précieuse.

1. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

La coopération est à la base du bien vivre ensemble et le respect est la valeur qui ressort comme étant la plus importante lorsque nous définissons ce concept. De plus, les activités coopératives sollicitent un grand nombre de valeurs et d'habiletés sociales qui permettent aux enfants d'évoluer positivement et à leur rythme en ce sens.

2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?

L'enseignant qui veut mettre en place la coopération en classe doit accepter de lâcher prise, c'est-à-dire qu'il doit accepter de tenir compte de l'avis des enfants pour la mise en place des règles de vie, l'organisation de certains événements qui concernent le groupe classe et la gestion de problématiques vécues dans le groupe. Le rôle d'autorité de l'enseignant demeure important, mais il est au service des décisions prises par le groupe. J'ai souvent été impressionnée et même agréablement surprise par certaines solutions apportées par mes élèves lors des conseils de coopération. De plus, les journées spéciales (ex.: fêtes de Noël et de fin d'année) sont beaucoup plus agréables à vivre et formatrices lorsque les enfants font partis de l'organisation.

L'enseignant devra aussi faire une place au travail d'équipe et accepter d'accorder du temps à la rétroaction des habiletés sociales en lien avec ces pratiques (ex.: parler à voix basse, partager le matériel, faire chacun son tour, etc.). Il devra aussi prévoir la pratique de certaines habiletés sociales qui faciliteront le travail d'équipe par la suite.

L'enseignant devra aussi être patient et faire confiance aux capacités des enfants. Il devra se positionner comme un guide qui amène les enfants à réfléchir en ayant le respect de soi et de l'autre comme valeur de base.

3. Faut-il instituer des moments précis consacrés à la coopération et à la valorisation des relations dans l'horaire de la classe ou est-ce mieux de profiter des opportunités qui se présentent au fil des jours et au gré des circonstances ? Partant, quel équilibre trouver pour les temps de coopération dans l'emploi du temps de la semaine de classe ?

Personnellement, j'aime bien prévoir de deux à quatre activités coopératives par semaine avec les petits de la maternelle (discussion de groupe en conseil de coopération ou non, activités coopératives vécues plus souvent à deux, mais aussi à trois ou quatre à l'occasion). En proportion, j'accorde autant d'importance aux activités coopératives, qu'aux activités réalisées individuellement et à celles où l'enfant est libre de choisir avec qui il veut réaliser son activité.

4. Dans certains groupes classes, la coopération semble assez facile à installer car le climat relationnel est déjà positif. Dans d'autres, par contre, cela semble impossible tant les tensions, les rivalités et les disputes sont présentes au quotidien. Que faire dans ce cas ? Par quoi commencer ?

Avec tous les groupes, il est important d'accorder du temps pour bien se connaître en début d'année. C'est l'occasion de faire ressortir des intérêts communs, mais aussi de reconnaître en quoi un enfant se distingue des autres, en quoi il est unique. Ce type d'activités permet à chaque enfant de mieux se connaître lui-même, de s'affirmer et de s'ouvrir à l'autre. Celles-ci peuvent donner naissance à de bons moments de partage et à de belles idées de projet (ex.: découvrir un met traditionnel de la culture d'un enfant). L'enseignant peut aussi se servir du résultat de ces activités pour former les équipes lors des prochaines activités en plaçant ensemble des enfants ayant un intérêt commun. Lorsque le climat relationnel est tendu, il est bon de mettre en place le conseil de coopération rapidement et de l'utiliser régulièrement de 2 à 3 fois par semaine pour trouver des solutions aux problèmes soulevés. Le temps que l'on a l'impression de perdre pour les contenus académiques sera rapidement gagné lorsque le climat de classe sera rétabli.

5. La coopération est-elle réellement bénéfique pour tous les enfants d'une classe ?

Je crois que oui, j'irais même jusqu'à dire essentielle pour tous les enfants puisque les situations coopératives permettent le développement d'habiletés

sociales utiles pour la vie entière. Certains enfants sont peu habiles à coopérer, car ils ont rarement été mis en situation de coopérer dans leur quotidien ou parce qu'ils ont eu peu de chances de réfléchir aux habiletés sociales qui permettent de coopérer avec plus de facilité et d'agrément.

6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?

Je crois que oui, mais à petite dose et en offrant un accompagnement au départ. Par exemple, lors des premières activités d'apprentissage coopératif, je privilégie la formation des équipes au hasard en utilisant un matériel tel que des cartes de jeux de Lotto ou des petits objets attrayants. Ainsi, le jumelage devient une activité en soi où les enfants ne vivent pas de pression face à la formation de l'équipe. Si un problème survient, je juge du type d'accompagnement à offrir, soit procéder à un changement entre deux équipes pour permettre à l'enfant qui refuse de travailler en équipe de choisir avec qui il voudrait travailler ou de m'investir avec l'équipe de l'enfant qui obstrue le travail d'équipe. Lorsque cela survient, les autres enfants comprennent la situation et acceptent d'aider l'enfant à demeurer dans une équipe.

7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égocentrique comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?

Une grande partie des enfants de 5 ans arrivent à collaborer avec facilité. Lorsque la tâche est simple et passe par le corps (ex.: utiliser de la colle magique pour coller les mains ensemble afin de danser à deux, aller ramasser des objets main dans la main en respectant une consigne), ils arrivent généralement tous à coopérer et, s'ils n'y arrivent pas, cela est dû à un élément extérieur (ex.: parce qu'il manque de colle magique dans leurs mains). Ils ne sont donc jamais en situation d'échec; ils peuvent être plus ou moins efficaces. Il est donc essentiel de se servir de leurs remarques et de celles de l'enseignant pour faire réfléchir les enfants après avoir vécu l'activité et ainsi apprendre comment travailler plus efficacement une prochaine fois. La règle "chacun son tour" est facile à intégrer et fort utile à la maternelle. L'enseignant peut donc modifier certaines activités individuelles qu'il a déjà en banque et la faire vivre à deux en partageant le matériel et en faisant, par exemple, "chacun son tour" place une image pour associer celles qui vont ensemble et vous n'avez pas le droit de toucher les images de votre partenaire.

Selon mon expérience, j'en suis venue à dire que l'accès à la coopération n'est pas en lien avec l'âge de l'enfant, mais plutôt avec l'accès à des habiletés sociales qui facilitent la mise en place de la coopération. J'ai rencontré des enfants d'à peine 5 ans qui avaient une excellente maîtrise de l'ensemble des habiletés

sociales nécessaires à la coopération, alors que des adultes étaient peu habiles à coopérer.

8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?

Je crois qu'il est important de porter un regard critique sur la capacité qu'a un individu à coopérer. Ce regard doit être constructif et cibler les habiletés sociales à travailler pour continuer à bien évoluer. Ainsi, dans un contexte où l'évaluation est utilisée, je crois qu'il faudrait évaluer la capacité à coopérer.

9. La coopération à l'école peut prendre bien des visages ... Quelles sont les pratiques qui vous paraissent essentielles ?

La gestion participative, où l'enfant a un lieu pour exprimer ses idées et émettre des commentaires, est selon moi essentielle pour permettre à la coopération d'évoluer. Par la suite, plus nous plaçons les enfants en contexte de coopération et plus nous les amenons à réfléchir aux actions qu'ils posent, plus les enfants prendront conscience de leur apport pour bien vivre ensemble au quotidien.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant qui a envie de se lancer, mais n'a aucune expérience dans ce domaine ?

Il faut se lancer en ayant toujours sous la main de bons livres de référence à consulter au besoin.

11. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?

J'ai beaucoup de bons souvenirs personnels de coopération en tant qu'élève et j'ai aussi fait un sport collectif pendant plus de dix ans. Je crois que toutes ses expériences positives ont influencé mes choix professionnels.

Maryse Rondeau,
décembre 2017





C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul :

Isabelle Huchard répond à nos questions



Isabelle Huchard est enseignante en classe maternelle (petite section) à l'école maternelle Gambetta de Lunel. Membre active du groupe ICEM 34 elle partage l'organisation de sa classe sur le site www.icem34.fr (>ressources>cycle1).

1. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

La coopération entre les élèves

- apaise majoritairement les relations de travail,
- permet à la plupart des enfants de se rassurer sur leurs compétences, leur aptitude à l'apprentissage
- dégage du temps pour l'enseignant pour observer ses élèves en activité,
- permet à l'adulte de consacrer du temps (et de l'énergie !) à une aide personnalisée, à du travail différencié.

2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?

Quand on engage les élèves dans des pratiques coopératives, on laisse de côté l'illusion de maîtriser tout ce qui se passe dans la classe. On renonce à la toute puissance de la "Maîtresse" quant au déroulement des activités de chacun. On accepte que la parole d'un enfant puisse être plus pertinente auprès d'un second enfant que celle de l'Adulte.

3. Faut-il instituer des moments précis consacrés à la coopération et à la valorisation des relations dans l'horaire de la classe ou est-ce mieux de profiter des opportunités qui se présentent au fil des jours et au gré des circonstances ? Partant, quel équilibre trouver pour les temps de coopération dans l'emploi du temps de la semaine de classe ?

Pour moi, il est plus simple, dans un premier temps, de proposer aux élèves, quel que soit leur âge, des temps de coopération repérés comme tels (travail en

ateliers en maternelle, temps de plan de travail, par exemple) en alternance avec des temps collectifs animés par l'enseignant. Selon les groupes, les âges des enfants, une culture de classe coopérative se met plus ou moins rapidement en place qui conduit à profiter des opportunités dans un second temps, quand adultes et enfants sont en sécurité dans le fonctionnement de la classe.

4. Dans certains groupes classes, la coopération semble assez facile à installer car le climat relationnel est déjà positif. Dans d'autres, par contre, cela semble impossible tant les tensions, les rivalités et les disputes sont présentes au quotidien. Que faire dans ce cas ? Par quoi commencer ?

Que faire ? Difficile de donner une réponse simple... Échanger avec des collègues en groupe d'étude de pratique ?

Je crois que je commencerais par proposer du choix dans un temps de travail donné pour que chacun se consacre à "son" activité. Puis peut-être des situations de coopérations très structurées suivies de bilans pour mettre en évidence le gain pour chacun (jeux coopératifs en sport, dictée négociée, présentation et reproduction de "bonnes idées" avec les plus jeunes)

5. La coopération est-elle réellement bénéfique pour tous les enfants d'une classe ?

6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?

"Contraindre" et "coopérer" sont, à mon sens, antinomiques...

Mais je n'ai encore croisé aucun enfant (sauf en très grande problématique personnelle) qui ne trouve pas d'intérêt à la coopération quand la vie de la classe en multiplie les opportunités. Et quand son propre travail peut s'en trouver facilité, valorisé, enrichi.

7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égocentrique comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?

Je travaille depuis plusieurs années avec des enfants de 3 ans.

Certains coopèrent très simplement.

Pour la plupart, c'est un apprentissage qui me semble passer par la valorisation par l'adulte de leur production individuelle (dans un temps de "présentation" quotidien dans ma classe, par une collecte photographique des "bonnes idées"). Production que l'adulte incite à reproduire en faisant appel à la compétence de l'auteur, à l'entraide, à l'intelligence collective, suivant les situations.

Apprentissage qui passe aussi par la déconstruction des modèles adultes qui consistent à faire à la place du jeune enfant...

8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?

Faut-il évaluer tous les apprentissages ?

9. La coopération à l'école peut prendre bien des visages ... Quelles sont les pratiques qui vous paraissent essentielles ?

Quel que soit le visage de la coopération dans nos classes, je pense que le temps de verbalisation des vécus, de retour dans des moments institutionnalisés, à la mesure des capacités verbales des enfants, ainsi que le souci d'observation, sont nécessaires pour s'assurer que chacun vit effectivement des situations de coopération et non de prise de pouvoir (de l'un ou l'autre) ou d'insécurité.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant qui a envie de se lancer, mais n'a aucune expérience dans ce domaine ?

Commencer par UNE situation dans laquelle l'enseignant se sente en sécurité lui-même pour qu'il puisse accompagner ses élèves dans cette aventure.

11. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?

J'ai très peu de souvenirs de coopération à l'école, ou alors c'était de la coopération "sauvage", hors de la volonté de l'enseignant !
Par contre, ma culture familiale puis les expériences et les formations en Animation sont sans doute les bases de cette conviction : on apprend mieux seul à plusieurs...

Bon travail coopératif de formation !

*Isabelle Huchard,
novembre 2017*





C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul :

Angélique Libbrecht répond à nos questions



Institutrice maternelle de formation, Angélique Libbrecht est également enseignante primaire à l'école communale d'Estaimpuis. Membre active du CRAP, elle a à cœur de développer coopération et autonomie chez ses élèves de 8 ans et veille à personnaliser les apprentissages au sein de sa classe.

Avant de commencer, j'aimerais citer cet invariant de C. Freinet :

Invariant n° 21 *L'enfant n'aime pas le travail de troupeau auquel l'individu doit se plier comme un robot. Il aime le travail individuel ou le travail d'équipe au sein d'une communauté coopérative.*

I. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

a) Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ?

La coopération est essentielle au sein de ma classe d'autant plus que nous sommes nombreux (28 élèves en P 2). Ce fut d'ailleurs un des éléments déclencheurs de cette manière de travailler. Ce qui m'effrayait, c'était d'être moins efficace avec 28 qu'avec 18 et de ne plus connaître les enfants qui étaient face à moi. J'ai donc trouvé cette solution. Je ne peux pas me dédoubler par contre, au sein de la classe, chacun a des capacités, des spécificités, des compétences qu'il peut partager aux autres.

Ce qui me plaît aussi dans cette pratique, c'est que ce système me paraît juste pour **tout** le monde. L'élève n'a plus à subir la classe. Il a son mot à dire dans ses apprentissages. L'instituteur, lui, connaît les personnes qui partageront une grande partie du temps de l'année. Ce que j'apprécie par-dessus tout, c'est l'aspect humain. Les 2 auteurs principaux de l'année scolaire coopèrent ensemble afin de mieux vivre ensemble pour permettre à chacun d'évoluer (l'enseignant y compris !).

b) Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

Tout d'abord, je pense que cela ne sert à rien d'essayer de convaincre quelqu'un de travailler ainsi. Je pense que cela doit être le fruit d'une réflexion individuelle.

Mais, voici les avantages que j'y ai trouvés :

⇒ Un enthousiasme de tous (institut' et enfants) à venir travailler ;

- ⇒ Un engagement dans le travail ;
- ⇒ Une volonté à s'impliquer dans les apprentissages. Il arrive souvent aux élèves de râler parce que l'on doit arrêter et que c'est la récré... La motivation est réellement intrinsèque.
- ⇒ Je n'ai plus à jouer le « rôle de gendarme », la classe se discipline d'elle-même de par ses règles et son fonctionnement démocratique. Chacun est important pour le groupe et chacun est responsable du bon fonctionnement de la classe. Mon rôle se limitant maintenant à être la garante du cadre.

« Avez-vous remarqué combien vos enfants, en famille ou à l'école, sont sages et faciles à supporter quand ils sont occupés, en totalité, à une activité qui les passionne ? Le problème de la discipline ne se pose plus : il suffit d'organiser le travail enthousiasmant. »

C. Freinet

Enfin, selon moi, faire le choix de la pédagogie coopérative, c'est aider les citoyens de demain à construire une société plus juste, plus humaine et coopérative. Dans un monde, où l'information est disponible et accessible à une très grande partie de la population, apprendre à apprendre, est une nécessité. Or, il est impossible de tout apprendre seul, c'est pourquoi apprendre à vivre ensemble à l'école, avoir de l'empathie est une compétence primordiale à acquérir.

2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?

Travailler dans une classe coopérative, amène à...

- ⇒ Ne plus forcément avoir le contrôle sur tout. Les enfants ne travaillent plus d'office la même chose au même moment. Ils s'autorisent aussi à apporter des choses qu'ils estiment important que le groupe connaisse. Ils proposent de faire des conférences, se portent volontaires pour aller lire des livres en maternelles, aux autres élèves de la classe....
- ⇒ Faire confiance aux élèves. Croire en la capacité et à la volonté de tous de progresser.
- ⇒ Faire des différences, une force plutôt qu'un handicap. On est tous différents et c'est parce que l'on s'intéresse à des choses différentes qu'on est aussi capable d'enrichir le collectif.
- ⇒ Avoir une organisation spatiale et matérielle claire, rigoureuse de manière à ce que les élèves soient capables d'aller chercher ce dont ils ont besoin.

- ⇒ Accepter de ne plus être la seule personne à avoir son mot à dire. Il arrive que certains élèves fassent une remarque à la classe en leur disant que le code son n'est pas respecté, que le temps est écoulé ...
- ⇒ En résumé, c'est faire le deuil d'une dictature scolaire !

Invariant n° 2 Etre plus grand ne signifie pas forcément être au-dessus des autres.

3. Faut-il instituer des moments précis consacrés à la coopération et à la valorisation des relations dans l'horaire de la classe ou est-ce mieux de profiter des opportunités qui se présentent au fil des jours et au gré des circonstances ? Partant, quel équilibre trouver pour les temps de coopération dans l'emploi du temps de la semaine de classe ?

Je crois qu'il est indispensable de ritualiser certains temps de coopération. Cela permet de rassurer les enfants car ils connaissent une partie du déroulement de la journée. Je le fais par l'intermédiaire du plan de travail, nous y consacrons une période tous les jours. C'est systématiquement la première heure, je trouve que c'est une belle transition entre la maison et l'école.

Nous avons également pris l'habitude de faire le conseil de coopération le vendredi matin.

« On ne peut s'organiser librement que lorsqu'on en éprouve un impérieux besoin né de conditions scolaires ou sociales favorables. »

C. Freinet

4. Dans certains groupes classes, la coopération semble assez facile à installer car le climat relationnel est déjà positif. Dans d'autres, par contre, cela semble impossible tant les tensions, les rivalités et les disputes sont présentes au quotidien. Que faire dans ce cas ? Par quoi commencer ?

Cela fait maintenant 14 ans que j'enseigne et je n'ai jamais eu une seule classe difficile que ce soit chez les grands ou les petits. Par contre, je suis convaincue qu'une des raisons qui expliquerait en partie un bon climat, c'est de consacrer chaque fois du temps en début d'année pour construire un climat/ une ambiance de travail propice aux apprentissages. Une explicitation claire du contexte dans lequel ils évolueront : ex., savoir qu'en classe, on ne se moque pas, on a le droit à l'erreur... Concrètement, cela se fait par l'intermédiaire de jeux de connaissances, bingo de connaissances, de jeux coopératifs, ... Il y a aussi les « Quoi de neuf ? », qui donnent l'occasion aux élèves de parfois de mettre en avant certains élèves, de repérer des affinités ou des intérêts communs qui engagent des discussions. Expliciter clairement le fonctionnement de la classe

ainsi que poser le cadre permet aux enfants de savoir où ils vont. Cela fait partie de leurs besoins. Nous créons et discutons ensemble des règles de la classe. Ils sont également informés de la loi de la classe.

« ...Par l'acceptation de la loi, chacun se donne le moyen de rencontrer l'autre en lui permettant à son tour sa singularité. Transgresser la loi, c'est risquer de se mettre en marge du groupe puisque c'est elle qui en est le principe fédérateur. » (S. Connac, p33, Apprendre avec les pédagogies coopératives ed esf 2016)

5. La coopération est-elle réellement bénéfique pour tous les enfants d'une classe ?

OUI ! Ceux qui sont plus à l'aise peuvent aider les enfants en difficultés. En verbalisant, ils mettent des mots sur ce qu'ils viennent de comprendre. Ce n'est pas un exercice aussi évident qu'il en a l'air. Cela leur permet également de développer de l'empathie, ils arrivent à se mettre à la place de l'autre ... Ceux qui ont de la difficulté, peuvent avoir des aides individualisées. Par contre, il faut veiller à ce que tout le monde soit à un moment ou à un autre aidé et aidant. Les compétences reconnues de chacun dans l'un ou l'autre domaine doivent être utilisées comme des « ressources ». Cela peut aussi passer par l'intermédiaire des métiers.

6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?

Invariant n° 6 Nul n'aime se voir contraint à faire un certain travail, même si ce travail ne lui déplaît pas particulièrement. C'est la contrainte qui est paralysante.

Je suis convaincue que l'on n'obtient rien de la contrainte. Par contre, si c'est son choix de travailler seul, il faut l'y engager jusqu'au bout. Au final, il se rendra compte qu'il est bien plus simple d'apprendre en coopérant. Toutefois, « pousser » l'air de rien les enfants à coopérer entre eux, c'est aussi peut-être l'occasion de les aider à franchir des portes qu'ils n'auraient jamais dépassées.

7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égocentrique comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?

Je sais qu'il est possible d'apprendre à coopérer dès la maternelle car j'ai vu une classe multi – âge de petite section jusque CP qui travaillait ainsi. Il y avait des plans de travail pour les élèves de MS, à partir de la moyenne section, les enfants participaient également à des « Quoi de neuf », « Conseil de coopération », les métiers...

Les différences avec le primaire se situaient sur ...

Le fait que la secrétaire du conseil était la titulaire ;

Pour le plan de travail, les élèves avaient des étiquettes à coller au lieu d'écrire.

Pour ce qui est de la progression,...

Au niveau du plan de travail :

Commencer par quelques activités et complexifier au fur et à mesure de la compréhension du fonctionnement.

Au niveau du conseil :

J'avais posé la question. En fait, tout a été introduit en même temps. Les enfants ont mémorisé les paroles du conseil et se sont impliqués un peu à la fois.

De plus, on peut constater que la plupart du temps les enfants qui ont des grands frères ou des grandes sœurs à la maison sont plus autonomes, plus « à l'avance », en répercutant ce système de relation avec des plus grands et des plus petits au sein même de l'école, on peut tenter de reproduire ce genre de mise en situation.

8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?

Tout d'abord, évaluer : oui mais sans décourager. ~~Je l'évalue~~ Nous l'évaluons (lors des conseils de coopération, pour les passages de ceintures) dans le bulletin de comportement. Par contre, il n'y a pas de points. C'est simplement une information qui me permet en tant qu'élève de savoir où j'en suis pour l'instant et j'ai également une idée de ce que je peux faire pour évoluer. (voir annexe « Bulletin de comportement ») Coopérer, c'est aussi passer par une coopération entre les élèves et l'enseignant.

9. La coopération à l'école peut prendre bien des visages ... Quelles sont les pratiques qui vous paraissent essentielles ?

Les coopérations multi-âges sur une compétence ;
Le conseil coopératif ;
Les métiers ;
Le plan de travail ;
Les échanges (Quoi de neuf, correspondances, twitter, blog...) ;
Les ceintures.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant qui a envie de se lancer, mais n'a aucune expérience dans ce domaine ?

La première étape est de créer une bonne ambiance et un bon climat de classe. L'objectif étant que celui-ci permette d'aider les élèves à apprendre, à oser essayer,... sans avoir l'impression d'être sans cesse jugés.

Ensuite, commencer à mettre en place un outil à la fois, dès que l'on se sent prêt.

De s'accrocher tout en faisant confiance à la volonté d'apprendre de l'élève.

De se tenir à un emploi du temps. (Si j'ai décidé de faire une période de pdt, je la fais...). Par exemple, si j'ai prévu de faire un conseil, je l'organise. Même si j'ai

« perdu » du temps et que je n'ai pas suffisamment avancé en grandeurs ou autre... Ce sont des moments privilégiés de communication au sein de la classe, ils sont tout aussi importants que les maths, le français... A l'enseignant d'annoncer clairement aussi ses déceptions, ses souhaits... par rapport à ce qui se passe en classe. Si on analyse les faits de manière juste, les élèves l'admettront sans difficultés.

Personnellement, j'ai commencé par le plan de travail (qui était loin de celui que j'utilise actuellement), j'ai poursuivi avec les « Quoi de neuf », les conseils de coopération, les ceintures de comportement. Ce n'est pas encore fini, dans mes travaux en cours, je commence les ceintures dans quelques domaines. Cette année, j'entame les grandeurs. La coopération s'amorce aussi au sein de notre cycle (M3, P1 et P2) et également avec une classe de P3, P5.

II. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?

En secondaire.

J'ai toujours eu beaucoup de difficultés en math. Et c'est ma sœur qui était pourtant plus jeune que moi qui m'expliquait. J'arrivais à comprendre et réussir les contrôles. Par contre, lorsque je demandais à la prof, je ne comprenais jamais car elle réexpliquait de la même façon et ne comprenait pas pourquoi je ne comprenais pas. C'était tellement évident pour elle.

A l'école normale. Lorsque j'ai fait mon année "passerelle". Le travail nous paraissait tellement énorme et inaccessible qu'avec l'autre personne qui étudiait avec moi, nous avons décidé de nous aider pour parvenir à ce que chacune de nous puisse obtenir le diplôme. Cela a fonctionné pour toutes les 2. Il est possible que cela ait influencé mon engagement actuel.

Pour clôturer, je dirai qu'on retient vraiment bien ce que l'on vit.

Angélique Libbrecht,
novembre 2017





C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul :

Ben Aïda répond à nos questions



Ben Aïda est professeur des écoles à l'école La Gravette de Carcassonne. Sa classe multi-âge du CM1/CM2 peut se définir comme une réelle communauté d'apprenants, où la coopération se vit à travers tous les apprentissages scolaires, et en particulier celui de l'orthographe. C'est ainsi que la traditionnelle dictée se mue en défi coopératif, comme il le détaille dans l'article "L'orthographe, l'affaire de tous" (paru dans les Cahiers pédagogiques n°505 - mai 2013).

1. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

S'engager dans les pédagogies coopératives permet de dépasser la querelle instruction/éducation. Elles permettent tout à la fois de travailler les compétences scolaires et sociales.

C'est aussi de facto démultiplier instantanément le nombre « d'enseignant(s) » dans une classe par le biais, du monitorat, du tutorat, de l'entraide, ou encore du travail en groupes.

2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?

Je n'appellerais pas ça des deuils car cela soutiendrait qu'il y aurait des manques ressentis après coup. Tout au plus, il y doit y avoir l'abandon par l'enseignant(e) d'un certain sentiment de toute puissance. Accepter de faire confiance aux élèves ne lui enlève pas le contrôle en tant qu'adulte référent. C'est aussi accepter de faire confiance aux élèves quant à leurs capacités métacognitives et sociocognitives. L'idée est en fait d'envisager l'évolution de sa pratique vers plus de coopération comme une meilleure prise en compte des facultés sociales humaines.

3. Faut-il instituer des moments précis consacrés à la coopération et à la valorisation des relations dans l'horaire de la classe ou est-ce mieux de profiter des opportunités qui se présentent au fil des jours et au gré des circonstances ? Partant, quel équilibre trouver pour les temps de coopération dans l'emploi du temps de la semaine de classe ?

La classe coopérative (mais pas qu'elle) est à la fois un espace, un temps et un groupe. Ces dimensions coexistent de façon complexe et il me semble nécessaire de mettre en place des repères qui identifient clairement la coopération, par exemple, une ergonomie de classe permettant un ou des regroupements faciles, des temps planifiés et ritualisés dédiés, et des choix pédagogiques pour la constitution des groupes ou des équipes. La place et le temps que cela prend dans l'emploi du temps varie de mon point de vue selon que la coopération est vue comme un moyen pédagogique pour améliorer les compétences scolaires ou un objet d'enseignement à part entière.

4. Dans certains groupes classes, la coopération semble assez facile à installer car le climat relationnel est déjà positif. Dans d'autres, par contre, cela semble impossible tant les tensions, les rivalités et les disputes sont présentes au quotidien. Que faire dans ce cas ? Par quoi commencer ?

Commencer par poser fermement, littéralement et explicitement la Loi : *« J'ai le droit (c'est-à-dire tout le monde) d'être tranquille dans ma tête, dans mon corps, dans mon cœur et dans mes affaires, ici (à l'école) et partout ailleurs »*.

De là découlent les règles de vie et de fonctionnement, (prises de parole, déplacements, rangements, répartitions des fonctions et services « communautaires ») discutables et à discuter sur un temps institutionnalisé et apaisé.

Mettre en place des jeux coopératifs. Ce sont des outils puissants qui remplacent les rivalités et les concurrences en émulation : faire vivre le plaisir de réussir/gagner ensemble.

Mettre en place des outils/dispositifs de régulation des conflits et de CNV.

Travailler explicitement sur l'identification et gestion des émotions pour soi-même (enfant et adulte) et chez l'autre (*« Je suis en colère... »* plutôt que *« tu m'énerves... »*, *« j'ai besoin que... »* plutôt que *« tu dois... »*)

Il va sans dire que tout ce travail trouve tout son sens quand il est mené/harmonisé sur l'ensemble de l'école.

5. La coopération est-elle réellement bénéfique pour tous les enfants d'une classe ?

J'en suis convaincu, pour peu qu'elle soit mise en place avec méthode, maîtrise, et réflexion partagée. Cela sous-entend la nécessité d'une formation pour les enseignants et d'un apprentissage pour les élèves : apprendre à coopérer et coopérer pour apprendre.

6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?

J'aurais envie de distinguer les enfants qui aiment bien travailler seuls mais sont par ailleurs sociables et ceux pour qui *« l'enfer c'est les autres »*

J'ai tendance à penser que les enfants qui aiment travailler seuls ne sont pas forcément réfractaires à travailler avec les autres. C'est juste une question de mesure, d'activités, de moment, et d'intérêt.

Par contre certains enfants n'aiment pas travailler avec les autres. Il me semble que pour ceux-là, souvent, ce peut être un problème d'insécurité affective ou scolaire, d'image de soi dépréciée ou survalorisée. Pas de « forçage » évidemment mais de la pédagogie pour transformer la contrainte ressentie en enjeu consenti.

7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égoцентриque comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?

Je n'ai pas d'expérience vécue directe à ce niveau mais il me semble que cela existe tout à fait avec l'adaptation nécessaire à l'âge. Les pratiques coopératives permettent justement d'accompagner les jeunes enfants à la rencontre des autres et de poser les premiers jalons sociaux.

8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?

Oui, dans le cadre évidemment d'une évaluation positive et formatrice (« pour apprendre »).

9. La coopération à l'école peut prendre bien des visages ... Quelles sont les pratiques qui vous paraissent essentielles ?

La mise en place d'institutions solides, claires et sécurisantes (telles que décrites par exemple au point 4). La coopération prend ensuite effectivement le visage des projets menés concrètement avec un groupe donné et sa dynamique propre.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant qui a envie de se lancer, mais n'a aucune expérience dans ce domaine ?

Pour commencer, il faut commencer ! Avec mesure et raison sans révolution ni urgence.

Se rapprocher d'un groupe local d'enseignants engagés dans les pédagogies coopératives, sans oublier les listes de diffusion dédiées et les réseaux sociaux. Participer autant que possible à des stages et de colloques d'échange de pratiques.

Faire siens ces conseils de Daniel Hameline à une collègue initiée à la dynamique des groupes et aux principes de la non-directivité, confrontée à une classe défavorisée d'élèves en grande difficulté, (années 60) :

« Le seul moyen que tu as de les armer [tes élèves], c'est de les mener à la baguette et pied au cul maintenant. Ce n'est pas le moment de jouer avec eux la démocratie à

l'école ou la non-directivité subtile et psychologue. Le service que tu peux leur rendre, c'est de les « rattraper » scolairement pour qu'ils ne soient pas complètement désarmés quand ils auront à faire leur trou dans une société qui déjà les écrase. Tant pis pour toi si ce n'est pas très consolant dans tes rapports avec eux. »

Il propose heureusement tout de suite après une sortie moins désespérante :
« Tes gosses sont quasiment foutus pour la récolte des lauriers scolaires et les débouchés qu'elle permet. Mais ta classe peut être un lieu d'apprentissage de mille autres choses qui les armera pour la vie injuste qui les attend. Fais de ta classe une mini-société où on ne masque pas les conflits, où on affronte la réalité des uns et des autres, où on apprend à coopérer, à organiser, à écouter, à instituer, à mesurer, les responsabilités et les champs d'initiative, à prendre conscience des contraintes de la matière mais aussi des possibilités créatives qu'elle donne... »

II. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?

Non, finalement pas ou peu de souvenir personnel précis. Je faisais partie justement je crois de ces élèves bons camarades qui aimaient travailler seuls ! Mon intérêt est venu plus tard à l'occasion de la fréquentation de mouvements de jeunesse et d'éducation populaire et l'animation/direction de centres de vacances.

Ben Aïda,
novembre 2017





C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul :

Christian Rousseau répond à nos questions



Christian Rousseau est directeur de l'école maternelle Jean Moulin à La-Chapelle-Saint-Luc. Après avoir été président de l'ICEM (Institut Coopératif de l'Ecole Moderne), il est toujours membre actif du mouvement Freinet.

I. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

La coopération à mon sens n'est pas une valeur. C'est un moyen de socialisation au service d'un projet commun. Pour comprendre ce que coopérer veut dire, il faut conduire sa classe d'un statut de société vers une communauté. Une société est composée d'individus qui ne se connaissent pas, qui ne se sont pas choisis mais qui vivent dans un espace commun avec des règles communes qui s'imposent à priori à tous. Ces règles sont explicites et assez peu négociables. En revanche, une communauté se définit par une culture commune à l'ensemble des individus la constituant, par une connaissance à minima de chacun de ses membres par ces mêmes membres.

La coopération suppose une volonté de construire un projet commun où chaque personne concernée apportera sa contribution en fonction de ses compétences.

Ça ne peut être une fin en soi. Selon les situations données, selon les disponibilités de chaque enfant, la coopération pourra être ou non une réponse adaptée. Si coopérer ne va pas de soi à priori, il s'agira pour l'enseignant d'encourager ce comportement par sa propre démarche coopérative s'il veut qu'elle devienne un comportement observable dans la classe.

Pourquoi coopérer ? « Personne ne sait tout mais tout le monde sait quelque chose ». Penser à plusieurs, réaliser à plusieurs offrira des réponses aux problèmes bien mieux adaptées que seul dans son coin avec ses moyens naturellement limités. Nous sommes par nature, par nécessité des être sociaux. La complémentarité des compétences et des intelligences conduisent vers une plus value qui, de surcroît réduira le risque d'erreur de jugement. Encore faut-il que chaque membre d'un groupe constitué ait conscience des compétences en présence. Ce qui justifie de transformer un groupe classe constitué en société en début d'année, en communauté. Pour qu'elle se réalise, il faut multiplier les rencontres, autrement dit favoriser au maximum les interactions et interrelation

entre membres de la future communauté. Sorties, discussions, débats, actions collectives ... « Laisser faire » le plus souvent possible.

2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?

La pédagogie Freinet, c'est accueillir l'inattendu et accepter l'incertitude. Quand on individualise les apprentissages, quand on tient compte de la singularité de chacun, le temps de chacun n'est plus celui de la classe, du maître et de l'institution. Or les enseignants n'aiment pas l'imprévu. On leur enseigne du reste durant leur formation d'anticiper à la fois les réponses verbales et comportementales et même d'orienter les processus vers ce qui est attendu, inscrit dans le programme. Cela se traduit chez l'enseignant par le sentiment qu'une journée est achevée positivement quand il a réussi à faire ... ce qu'il avait prévu de faire !

Instaurer une culture coopérative ne va pas de soi et ne peut s'envisager d'une façon directive. Lâcher prise. Laisser faire. Laisser aller. Laisser s'exprimer. Et c'est tellement facile à dire et à écrire !!!

.../...

6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?

Encourager et ne pas contraindre. Encore une fois, la coopération ne doit pas s'inscrire dans une classe comme un dogme.

7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égocentrique comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?

Ce sont les approches éducatives informelles qui peuvent nous aider à comprendre comment conduire les jeunes enfants vers plus de coopération. Dans une classe, c'est la force du collectif qui conduit chacun à adopter, à accepter, à imiter, à composer des réponses comportementales adaptées et partagées selon le rythme propre de chacun. La patience est une vertu essentielle qui manque trop souvent au pédagogue.

Connaissez-vous cette vidéo, qui ne démontre rien, mais qui nous fait sentir du bout du concept que, peut-être, il y aurait dans les formes d'actions coopératives quelque chose de naturel ?

<https://www.youtube.com/watch?v=IGQ9i-xdruc>

L'enfant est certes autocentré, mais la sécurité affective est essentiel dans sa capacité à s'autoriser à faire avec les autres. Si bien que je n'ai jamais vu un enfant de 3 ans à qui je demandais gentiment de m'aider à ranger, à ramasser du matériel, me refuser son aide, du moins, une fois familier de son enseignant. Je n'ai jamais vu un enfant refuser la même aide pour un camarade qui se trouvait en difficulté après avoir renversé sa boîte de mosaïques.

Un enfant tombe accidentellement : vous verrez des comportements très différents parmi lesquels de l'entraide pour prévenir son enseignant et/ou pour aider l'enfant à se relever, pour l'accompagner vers la boîte à pansements.

C'est le milieu qui sera déterminant des comportements à venir. L'enseignant devra se montrer fréquemment coopératif.

8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?

Non ! Du moins pas du point de vue des enfants. C'est à l'enseignant ou à un regard extérieur de juger si les formes coopératives de travail existent au service du projet collectif observé. Il s'agit de considérer la coopération comme un moyen pour travailler au mieux et de valider sa présence dans les stratégies envisagées par les enfants dans leurs travaux. Evaluer : « *je suis capable de coopérer* » n'a pas de sens. Répondre à l'item : « *il y a de la coopération spontanée dans ma classe* » me semble une forme d'évaluation plus naturelle et autrement plus aboutie.

J'ai assisté cet été, au cours d'un colloque sur la pédagogie Freinet, à la présentation d'une « recherche » réalisée par des enseignants formateurs de professeurs de sport. 2 groupes étaient en présence à qui on proposait un protocole d'activités semblables avec, pour l'un, une nécessité de collaborer pour atteindre l'objectif et pour l'autre, une démarche plus individualiste. A la fin de l'expérience, chaque « élève professeur » subissait un entretien pour dire ce qui lui avait paru être des obstacles ou des éléments facilitateurs à la tâche demandée. Résultat : les formes collaboratives furent considérées comme des valeurs plus positives que les autres.

Bien.

« Des questions ? »

Oui, combien de fois ces situations avaient-elles été proposées aux professeurs stagiaires ? 6 ou 8 fois ... totalement insuffisant pour en tirer des conclusions qui, cependant, avaient fait l'objet au moins d'une publication dans une revue « sérieuse ». À vrai dire, pas très sérieux que tout cela. Ces résultats étaient étayés sur d'autres expériences équivalentes menées au Québec. Les enseignants chercheurs croyaient dur comme fer à la pertinence de leur expérience semblant abonder dans le sens d'un des fondements de la PF. Ce jour là nous étions deux militants du mouvement Freinet présents parmi d'autres universitaires. Nous avons émis de nombreuses réserves : les comportements coopératifs, pour qu'ils soient considérés comme positifs doivent être

observables dans un groupe donné, dans des situations spontanées, répétées et non orientées. Dans nos classes, ces comportements s'installent petit à petit, au fur et à mesure qu'une culture communautaire s'ancre durablement, avec des encouragements répétés de l'enseignant.

4, 5, 8 séances ne signifient rien de la présence de comportements coopératifs au sein d'un groupe. Tout au plus, elles font prendre conscience que c'est mieux, mais ne disent pas comment.

Autrement dit, les comportements de type coopératifs s'installent sur un temps long, continu et routinier.

.../...

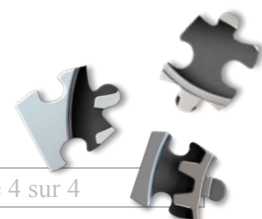
II. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?

J'ai connu une école très ordinaire, très convenue. Si, en effet, on ne prêche que des convaincus, c'est le sentiment d'injustice qui probablement a nourri mon désir d'enseigner autrement. L'école est le lieu par excellence où les enfants font l'expérience de l'arbitraire, de l'indifférenciation, souvent exprimés par les adultes en toute bonne foi, pensant faire au mieux ... puisque tout le monde fait pareil ! Or, peut être par mes difficultés de socialisation, d'insertion, de compréhension, j'ai eu très tôt conscience de ma singularité, me révélant par-delà celle des autres. Si bien que, quand on me jugeait, quand on se moquait de moi, quand la loi du plus fort régnait dans la cour de récréation et que j'en subissais les conséquences dans l'indifférence de celles et ceux qui étaient censés me protéger, je creusais profondément dans ma mémoire le sillon d'un sentiment d'une grande injustice dans le monde en général et à l'école en particulier, largement confirmée par ce que j'observais autour de moi.

Chacun devait être en droit de demander des comptes à chacun. Chacun avait le devoir, si nécessité, de rendre des comptes à chacun.

Plus tard, comme enseignant, l'obsession de la différenciation des rythmes, des capacités pour chaque enfant dans ma classe m'a conduit tout naturellement vers la pédagogie Freinet qui, dans un premier temps, m'a apporté des outils pédagogiques, des techniques, puis, plus tard, assez naturellement, une vision plus politique de l'organisation sociale.

*Christian Rousseau,
novembre 2017*





C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul :

François Le Ménahèze répond à nos questions



François Le Ménahèze est professeur, formateur et directeur d'une école publique. Militant du mouvement Freinet, il est l'auteur du roman pédagogique "L'école nous donna des ailes ". Retrouvez ses nombreuses publications sur son blog <<http://lemenaheze-francois.eklablog.com>>

1. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

La coopération en classe, à l'école me paraît non pas importante mais essentielle si nous voulons former de futurs citoyens responsables, autonomes, solidaires. C'est l'enjeu politique de l'Ecole.

Elle favorise de nombreuses attitudes, comportements et savoirs, notamment le fait d'agir et de penser à plusieurs, montrer qu'on est plus forts intellectuellement, et même physiquement, à plusieurs.

Elle permet d'échanger, de confronter attitudes, savoirs, les éprouver à l'épreuve de l'action commune afin de pouvoir en entendre d'autres pour pouvoir s'ouvrir, voire évoluer au regard de cette coopération.

Elle permet notamment grâce à l'entraide (voir ma recherche en M2 sur l'entraide sur mon blog) d'apprendre mieux, de résoudre les difficultés ponctuelles qui se dressent devant moi, etc.

La coopération donne un sens à la vie. Elle renforce les enjeux collectifs et lutte contre notamment le débordement individualiste actuel de notre société.

2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?

Il faut sans aucun doute faire le deuil de l'institution. Accepter qu'elle ne porte plus les valeurs qu'elle devrait porter...et que soi-même on se retrouve seul face à cela. Heureusement, la construction du collectif doit prendre la relève (collectifs pédagogique, militant, syndical...)

Faire également le deuil des pratiques véhiculées par son parcours scolaire et par sa « con » formation.

3. Faut-il instituer des moments précis consacrés à la coopération et à la valorisation des relations dans l'horaire de la classe ou est-ce mieux de profiter des opportunités qui se présentent au fil des jours et au gré des circonstances ? Partant, quel équilibre trouver pour les temps de coopération dans l'emploi du temps de la semaine de classe ?

Je ne pense pas qu'il faille saucissonner la coopération... car il s'agit d'un état d'esprit, d'une valeur qui est véhiculée à travers le quotidien de la classe, de la vie de l'école.

Tout devient coopération. Il n'y a pas non plus d'équilibre à trouver...peut-être lors de la phase de démarrage lorsqu'on ne veut pas comme disait Freinet « lâcher les mains avant d'avoir assuré les pieds ».

Il faut en effet profiter du contexte, des circonstances. Mais il faut aussi pouvoir les provoquer, partir d'une école quand rien n'est possible, chercher des contextes plus favorables.

4. Dans certains groupes classes, la coopération semble assez facile à installer car le climat relationnel est déjà positif. Dans d'autres, par contre, cela semble impossible tant les tensions, les rivalités et les disputes sont présentes au quotidien. Que faire dans ce cas ? Par quoi commencer ?

Rien n'est impossible. Par contre il est vrai que dans certains contextes, cela est plus long, fait de hauts et de bas, d'allers et de retours. Ne pas se décourager. Croire en l'éducabilité. Pas facile dans les contextes difficiles mais essentiel. Je pense qu'il faut commencer par libérer l'expression par toutes les techniques d'expression libre. Présenter les productions, les échanger, les confronter, les valoriser...ce qui permet de valoriser ceux qui présentent...En espérant l'effet boule de neige.

Libérer donc par le travail vrai, authentique, les rendre auteurs. Entendre leur parole. Et donc faire vivre la coopération.

Et ensuite on peut attaquer par le conseil, le fait de mener des propositions, de prendre des responsabilités, de gérer les problèmes évoqués, avec distance, recul ...

5. La coopération est-elle réellement bénéfique pour tous les enfants d'une classe ?

Oui, plus ou moins. Sans doute plus pour ceux qui en ont besoin vitalement pour pouvoir s'exprimer, devenir soi, se libérer...peut-être moins pour ceux qui se sentent déjà solides, fiers d'eux...encore que ! Car on introduit le doute à ces enfants.

6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?

La coopération ne s'oppose pas au travail seul. Nous sommes sur des alternances de temps. Un enfant peut avoir besoin de travailler seul, sans entraide, sans gêne. La vie coopérative d'une classe permet de l'accepter. Montrer à travers le quotidien que chacun possède son rythme, ses démarches, sa différence...

On ne contraint pas ...on les amène au fur et à mesure à vivre la coopération, à plus ou moins haute dose. Ils doivent voir eux-mêmes que la coopération apporte un plus...

7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égocentrique comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?

... Peu de pratique à ce niveau

Les travaux de Piaget sont actuellement remis en question à ce niveau, notamment par rapport aux recherches de neuroéducation.

8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?

Il s'évalue au quotidien par le sens même de l'évaluation : car on donne de la valeur en faisant s'exprimer, présenter, valoriser. Le vrai sens de l'évaluation, quoi !

Il s'agit d'un apprentissage au long terme, jamais terminé. On franchit sans aucun doute des étapes en suivant d'abord pour certains une certaine passivité, puis une participation passive, puis active pour devenir responsable, auteur...

9. La coopération à l'école peut prendre bien des visages ... Quelles sont les pratiques qui vous paraissent essentielles ?

Vivre et faire vivre l'expression, mutualiser
organiser coopérativement la classe, via des institutions telles le conseil
l'entraide : aider, se faire aider, accepter l'aide, la demander

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant qui a envie de se lancer, mais n'a aucune expérience dans ce domaine ?

Faire vivre l'expression, la communication dans son groupe classe
Faire sortir ses expressions ... par les présentations, conférences...
Faire travailler ensemble avec du sens : projets, recherches...

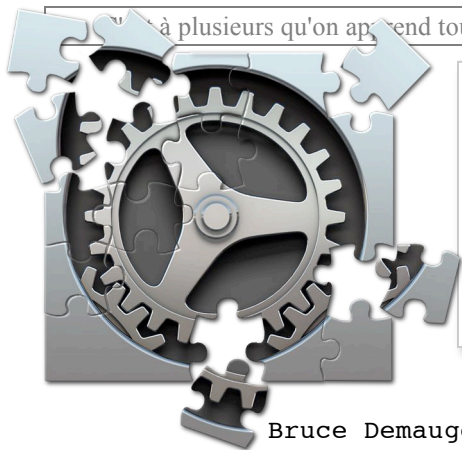
Puis faire émerger des institutions et/ou techniques de régulation du groupe-classe

11. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?

Non, aucun souvenir... c'est ce qui m'a amené à chercher des pratiques dans ce sens, à trouver Freinet, et à me lancer dans ce que je voulais pour l'école

*François Le Ménahèze,
novembre 2017*





C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul :

Bruce Demaugé-Bost répond à nos questions



Bruce Demaugé-Bost est professeur des écoles au cycle 3 de l'école Frederico Garcia Lorca à Vaulx-en-Velin. Il partage ses très nombreux outils sur son blog < <http://bdemaugé.free.fr/index.htm> >

1. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

Il me semble que, si l'on veut faire évoluer la société vers un modèle plus humain et plus respectueux de chacun·e, la mise en place de démarches coopératives à l'école est un des "leviers" indispensables et à privilégier.

Je ne cherche pas à « convaincre » des enseignant·e·s de s'y engager car j'ai l'impression que cela risque d'être contreproductif, avec le fameux « effet élastique » dont parlent René Lafitte et Sylvain Connac. En ce domaine, je crois plus à la vertu de l'exemple (au sens d'*illustration*, pas d'*exemple à suivre*) et au cheminement personnel de chacun·e. En voyant d'autres modes de fonctionnement, cela peut interroger... Et j'aurais même tendance à dire que celles et ceux que cela « n'interroge pas » feront moins de mal à la réflexion pédagogique (et à leurs élèves) en ne mettant pas en place des pratiques qu'ils réprouvent (on a connu ça en France avec le « texte libre » pour tous dans les années 1970, me semble-t-il).

2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?

Je crois que la question du lâcher-prise est fondamentale. Accepter de ne pas avoir connaissance de tout, de ne pas tout gérer, quitte à ce que, parfois, le résultat nous déçoive (autant vis-à-vis des élèves que des collègues, d'ailleurs). Dans la mesure du possible, j'essaie d'appliquer la règle du « c'est-celui-qui-fait-qui-fait ». Autrement dit : si l'on veut qu'une tâche soit réalisée exactement à notre façon, il faut la faire soi-même. Si l'on maintient cette exigence alors que l'on a chargé quelqu'un d'autre de réaliser ce travail, beaucoup d'autres éléments liés à la prise de pouvoir, à la responsabilité, etc. interviennent et risquent d'entraîner des effets négatifs voire pervers. Et le lâcher-prise est difficile lorsque l'on a un tempérament perfectionniste... ;o)

3. Faut-il instituer des moments précis consacrés à la coopération et à la valorisation des relations dans l'horaire de la classe ou est-ce mieux de profiter des opportunités qui se présentent au fil des jours et au gré des circonstances ? Partant, quel équilibre trouver pour les temps de coopération dans l'emploi du temps de la semaine de classe ?

J'ai du mal à dégager un temps spécifique dans l'emploi du temps... et je ne cherche pas particulièrement à le faire. La coopération se veut quotidienne, comme une modalité « normale » de travail, mais, de temps en temps, une activité particulièrement « marquée », quitte à être décrochée du reste fait du bien (ballon d'Omnikin, jeu du parachute, jeu de l'agent secret (<http://bdemaugé.free.fr/agentsecret.pdf>), etc.) permettent de soigner les relations au sein de la classe. Lorsque je sens que celles-ci deviennent tendues, je multiplie ces moments. J'en insère systématiquement lors de la rentrée, pour « souder » le groupe et intégrer les nouveaux arrivants aux deux tiers de la classe déjà présents l'année précédente.

Dans la classe, en utilisant, entre autres, l'outil *Pidapi*, travail personnel et coopération s'articulent logiquement : les évaluations initiales (« préceintures ») et finales (« clés ») se font sans aide ; tous les autres temps d'apprentissage (bilans autocorrectifs, conseils, entraînements autocorrectifs) encouragent la coopération.

4. Dans certains groupes classes, la coopération semble assez facile à installer car le climat relationnel est déjà positif. Dans d'autres, par contre, cela semble impossible tant les tensions, les rivalités et les disputes sont présentes au quotidien. Que faire dans ce cas ? Par quoi commencer ?

« *Les conseillers ne sont pas les payeurs* »... Je peux juste dire ce que j'ai fait et qui a plutôt marché lors de moments comparables... C'est quand une classe n'allait pas bien, vivait des moments difficiles, quand le découragement pointait, que la multiplication d'activités incitant à la coopération (cf. les exemples proposés par l'OCCE <http://www.occe.coop/~ad40/spip.php?rubrique16>) s'est avérée la plus utile. Apaiser le climat d'une classe me semble être un préalable fondamental à un travail scolaire profitable à tous (si ce n'est pas une phrase digne d'une finale de *Miss France*, ça... ;o)

5. La coopération est-elle réellement bénéfique pour tous les enfants d'une classe ?

L'objectif est que ce soit le cas. C'est peut-être plus difficile à vivre pour des élèves qui grandissent dans l'esprit de compétition, auxquels les parents mettent une certaine pression pour « être le premier ».

6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?

J'essaie de permettre à chacun de choisir les modalités de travail qui lui plaisent le plus. Néanmoins, certaines activités (des « défis » thématiques, par exemple) sont organisées en binômes ou en petits groupes et peuvent en aider certains, qui préféreraient spontanément travailler seuls, à s'apercevoir de l'intérêt de coopérer avec des camarades.

7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égocentrique comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?

Je n'ai pas d'expérience suffisante en maternelle pour avoir un avis étayé sur ce point... Néanmoins, j'observe que des collègues « Freinet » parviennent à mixer les caractéristiques extrêmement « individualisantes » des outils Montessori avec un fonctionnement collectif nettement plus marqué par la coopération.

8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?

Halte à l'évaluationnite aigue ! ;o) On voit cependant que, même Pisa, à un niveau international, s'intéresse à la capacité que peuvent avoir les élèves à travailler collectivement, appelée « collaboration ». Que la coopération soit quelque chose à développer, sans aucun doute, mais j'appréhende la manière très techniciste et déshumanisée que l'Éducation nationale française est capable de mettre en œuvre pour aborder la chose. J'en prends pour exemple une demande locale de formation école-collège sur la place de l'oral en classe, qui a été transformée par la hiérarchie en conception de dizaines de grilles d'évaluation des prises de parole des élèves dans chaque discipline. Grilles qui ne quitteront certainement aucun tiroir à l'avenir.

9. La coopération à l'école peut prendre bien des visages ... Quelles sont les pratiques qui vous paraissent essentielles ?

L'absence de classement et de compétition, en dehors de quelques activités clairement marquées comme « ludiques » et/ou sportives. Une valorisation de l'entraide, du tutorat, des réussites et comportements positifs collectifs. Une volonté d'aider les élèves à gérer les conflits de façon non-violente et posée. Des moments de partage plus informels (marchés de connaissances, repas du monde, jeux coopératifs... par exemple).

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant qui a envie de se lancer, mais n'a aucune expérience dans ce domaine ?

Argh... J'ai horreur de donner des conseils. Alors, si je n'en donnais qu'un, ce serait de ne pas suivre les conseils. Lorsqu'on les suit et que le résultat se révèle décevant, cela « déprofessionnalise » l'enseignant : plus ou moins consciemment, cela se traduit par « non seulement je ne parviens pas à construire moi-même les réponses à mes questionnements mais, en plus, lorsqu'on me fournit lesdites réponses, je n'arrive pas à les mettre en place correctement ». Dans nombre de groupes de pédagogie institutionnelle, un des maîtres-mots est « *ne rien dire que nous n'ayons fait* ». Je crois plus au partage d'expériences et à l'analyse de pratiques, dont il est possible, ou pas, de s'inspirer ensuite pour permettre à chacun d'étayer et de développer ses savoir-faire et son professionnalisme. Une fois de plus, les « *conseillers ne sont pas les payeurs* ».

11. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?

Pas le moins du monde. J'ai grandi dans des écoles très traditionnelles (et, finalement, ne se construit-on pas qu'en référence, pour ou contre, l'éducation que l'on a reçue ?) Le premier vrai souvenir de coopération que j'ai date sans doute de l'IUFM, lorsque bon nombre des étudiants de ma section se sont proposé de s'entraider entre midi et deux pour préparer ensemble le concours. Nous avons obtenu le meilleur taux de réussite parmi les 14 sections lyonnaises...

Bruce Demaugé-Bost,
novembre 2017





C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul :

Pierre Cieutat répond à nos questions



Pierre Cieutat est professeur des écoles, formateur et chercheur en Sciences de l'Education ... trois facettes qu'il développe sur son site < <http://pierre.cieutat.fr/index.php> >

I. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

Je mettrais en avant plusieurs aspects :

- Améliorer la qualité des relations entre les élèves dans les classes. Elle développe des interdépendances positives et permet de se sentir plus en confiance dans le groupe. Les autres et moi nous pouvons nous aider et réussir des choses ensemble nous sommes là pour cela aussi.
- Elle permet aux enfants de se trouver dans des situations originales d'apprentissages. Aider quelqu'un sans lui donner la réponse oblige à des gestes mentaux qui sont profitables aux apprentissages de celui qui aide (!). C'est pour cela que l'on a intérêt à ce que tout le monde puisse aider.
- Elle permet aussi de travailler la relation au sens de l'école. Nous sommes à l'école pourquoi ? Si c'est pour faire des exercices justes alors la coopération la plus efficace est de se donner les réponses. Si on ne se donne pas les réponses alors comment aider ?
- La coopération permet à l'enseignant de ne plus être la seule ressource d'aide pour les élèves. Petit à petit il peut s'autoriser à accompagner des projets individuels ou en petits groupes d'élèves car les autres élèves travaillent sans lui. Il développe ainsi une forme plus intense de différenciation. Il peut même arriver à une individualisation des apprentissages à certains moments. (Temps en autonomie, plan de travail etc...)
- En permettant l'existence de projets pour ces élèves, la coopération augmente l'intensité de l'engagement de certains élèves dans leurs apprentissages.

2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?

- Je dirais la tentation de tout maîtriser :
 - maîtriser ce qu'ils font et
 - maîtriser ce qu'ils se disent (« et si, en aidant, un élève dit quelque chose de faux ! »).
- Ne pas penser que les élèves travaillent seulement quand l'adulte est derrière eux.
- La toute puissance de la didactique. Il n'y a pas que dans les situations didactisées par l'enseignant que l'on apprend les points du programme.
- Que les élèves savent coopérer !!! Ils sont naturellement enclins à coopérer pour la plupart mais coopérer en classe est différent de ce qui se pratique dans la société. Quand on laisse des enfants coopérer sans une organisation adulte, les résultats peuvent être contraires aux intentions.

3. Faut-il instituer des moments précis consacrés à la coopération et à la valorisation des relations dans l'horaire de la classe ou est-ce mieux de profiter des opportunités qui se présentent au fil des jours et au gré des circonstances ? Partant, quel équilibre trouver pour les temps de coopération dans l'emploi du temps de la semaine de classe ?

Oui, on a intérêt à instituer des temps surtout en début d'année mais cela dépend des âges des élèves. A la maternelle, ce sera plus au fil de l'eau. Mais dès l'école primaire, on gagnera beaucoup de temps à prévoir une « formation » en début d'année. Des jeux coopératifs pour faire apparaître les premières « habiletés coopératives » puis, si l'on souhaite qu'ils s'aident au travail, une formation aux gestes de l'aide à l'école. Ceci en fera des tuteurs (c'est à dire des experts dans les gestes de l'aide).

Au début d'année donc, il y a des moments spécifiques consacrés à apprendre à coopérer – des jeux, une formation, des situations. Par la suite, dans ma classe on peut coopérer tout le temps sauf aux évaluations individuelles. Mais l'équilibre est instable ! Cela dépend des âges, de l'ambiance du groupe en début d'année et tout au long de l'année. Il est parfois nécessaire de reprendre la maîtrise à certains moments. Pour cela l'instauration d'un conseil de classe est très (très) utile. Il a lieu une fois par semaine. Pour le suivi des projets en cours, des moments de réunions (15 minutes) sont programmés deux fois par semaine en plus du conseil.

4. Dans certains groupes classes, la coopération semble assez facile à installer car le climat relationnel est déjà positif. Dans d'autres, par contre, cela semble impossible tant les tensions, les rivalités et les disputes sont présentes au quotidien. Que faire dans ce cas ? Par quoi commencer ?

On ne peut commencer à intensifier la coopération (car elle existe de toute manière) sans qu'un minimum soit en place.

1. L'interdiction de la violence.
2. L'interdiction de la moquerie.

Une fois cela en place, il y aura des régressions que l'on reprendra à chaque fois mais on se base sur ce socle.

Si ce n'est pas possible, au début, l'enseignant reste en gestion collective en classe et limite au minimum les interactions entre élèves sinon on risque de mettre le groupe ou certains élèves en danger dans les espaces de liberté induits par la coopération. (une accusation en conseil, des menaces pour donner les réponses, etc.).

Le groupe peut avancer et régresser en terme de pratiques coopératives, de même pour certains élèves. Pendant ces moments, l'enseignant peut (et doit) revoir l'organisation. La coopération n'est pas une valeur qu'il faut à tout prix faire exister dans la classe, c'est un moyen. Parfois d'autres outils sont plus efficaces.

5. La coopération est-elle réellement bénéfique pour tous les enfants d'une classe ?

Difficile d'être sûr et c'est une question à se poser en permanence pour l'enseignant.

On peut partir du fait que les élèves en facilité profitent le plus de tous les systèmes pédagogiques. Ce qui ne veut pas dire que tous les systèmes se valent ; même pour eux.

La coopération peut-être anxiogène pour certains. Elle met les élèves dans des situations plus complexes. Certains en tireront grand bénéfice, certains auront besoin d'un accompagnement fort. On peut ainsi arriver à des organisations de classes très favorables pour certains et appauvries pour d'autres ; le tout dans une classe plus « active » où l'on se dit que tout le monde apprend plus. Cette forme de cécité de l'enseignant peut conduire à augmenter un effet élitiste à l'école.

C'est l'organisation, par l'enseignant, de la coopération en classe qui permettra que la coopération soit bénéfique pour tous et non pas la coopération en elle-même (à ce sujet on pourra consulter les travaux d'Alain Baudrit sur le tutorat). Si elle n'est pas organisée, elle peut en fait dégrader l'ambiance générale d'une classe et appauvrir la quantité d'apprentissages !

Si c'est temporaire, cela sera grandement rattrapé par la suite car cela aura permis d'expliciter bon nombres d'implicites de l'école, de favoriser l'autonomie et d'augmenter l'engagement de la majorité des élèves. (« Savoir perdre du temps pour en gagner » principe énoncé déjà par Rousseau dans l'Emile)

Dans tous les cas, pour les âges de nos classes scolaires, je n'abandonne pas la gestion collective de la classe et une approche très étayée des apprentissages les plus importants ; les enfants n'apprennent pas tout seuls, même en s'aidant.

6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?

Non, la coopération nécessite une part de liberté.

Ceci étant dit, il est compliqué de respecter ce principe à l'école. Cela va obliger l'enseignant à être très au clair au sujet des règles de la classe.

Il est difficile, surtout en début de carrière, de laisser une marge de choix aux élèves. Cela peut déstabiliser l'instauration de la relation d'autorité.

Pourtant, certains élèves préfèrent réaliser certaines activités seuls et c'est plus profitable pour eux. L'enseignant peut les laisser tester ... par contre, l'élève ne reçoit aucune aide ; pas même celle de l'enseignant.

Ici des bilans réguliers où les élèves s'expriment sur ce qu'ils vivent en classe aident tout le monde à s'ajuster.

Si les élèves voient l'intérêt de coopérer, cela sera plus simple pour l'enseignant par la suite.

7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égocentrique comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?

L'échange est primordial à la coopération. Certains enfants ne « voient » pas les autres (et pas seulement à la maternelle). Comment pourraient-ils échanger avec eux ? Ils sont centrés sur eux et sur les adultes.

Ceci étant dit, elle est possible, tous les êtres humains sont « précablés » pour l'empathie et rien ne manque pour coopérer dès le plus jeune âge. J'ai vu et filmé des exemples de coopération sans intervention d'adulte en classe dès l'âge de 3 ans.

De plus, la « socialisation » est un objectif de la maternelle et les adultes s'y emploient grandement. Or les moments où la coopération est favorisée permettent des interactions plus libres et ainsi potentiellement différentes que ce qui peut être planifié par les adultes. Cela peut, pour certains, accélérer ou intensifier cette socialisation.

Je ne suis pas spécialiste de la maternelle mais je dirai qu'il n'y a pas de progression à respecter.

Les biologistes (Pablo Servigne et Gauthier Chapelle « L'entraide, l'autre Loi de la Jungle », Ed : Les Liens qui Libèrent) nous apprennent qu'un milieu hostile favorise l'entraide entre êtres vivants.

A la maternelle (et dans tous les autres cycles), il n'est pas question de rendre le milieu hostile mais les adultes peuvent réfléchir à l'intensité de leur présence.

Cependant, si l'adulte répond immédiatement ou même anticipe les besoins des enfants, ils n'auront nul besoin de faire appel aux autres. Il n'est pas question de les abandonner ; par contre, une réflexion sur la « présence-absence » de l'enseignant créera un milieu favorable à l'émergence de la coopération entre élèves (voir sur ce point la métaphore du colibri

<http://francois.muller.free.fr/contes/colibiri.htm>)

8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?

Aïe ! Je n'en sais rien ! Je devrais dire « OUI CERTAINEMENT » mais mon style d'enseignant et ma personne me disent non.

En France, nous devons « Favoriser la coopération », nous n'avons pas vraiment d'objets de programme liés à cela au primaire même si la coopération va développer des compétences liées à l'engagement, l'autonomie etc ... qui sont, elles, des compétences cibles. Au secondaire, il y a plus d'objectifs explicites - pour le travail de groupe en Sciences par exemple – et c'est alors évalué.

Pour être honnête, dans ma classe, les élèves ont des « ceintures de comportement » qui représentent évidemment une forme d'évaluation et d'incitation. Je suis pourtant conscient qu'il y a un danger à établir une évaluation systématique des comportements : cela peut aboutir à la normalisation et à l'hypocrisie.

Je résous, toujours provisoirement, ce dilemme en pointant des comportements coopératifs attendus mais en ne les rendant pas obligatoires. Par exemple dans les ceintures de comportement, les premières couleurs ne sanctionnent que des comportements classiques d'élèves à l'école. Les compétences de coopération n'interviennent que dans les ceintures élevées. Un élève peut décider de ne pas briguer ces ceintures élevées, il ne lui en sera pas tenu rigueur. Être un élève « classique » c'est déjà pas mal . Le but de l'éducation contient un objectif d'émancipation des individus incompatible avec une normalisation trop forte des comportements.

9. La coopération à l'école peut prendre bien des visages ... Quelles sont les pratiques qui vous paraissent essentielles ?

L'aide, l'entraide, le tutorat et le travail de groupes. Les projets qui peuvent être réalisés à plusieurs. Les responsabilités que prennent certains dans la classe. Je placerais aussi le conseil de coopération comme essentiel mais c'est un sujet sensible car ce dispositif, mal organisé, peut-être nuisible. ON peut intensifier les pratiques coopératives dans sa classe sans le conseil (qui lui aussi n'est qu'un outil). Enfin, dans une classe, quand il fonctionne, on se demande comment d'autres peuvent faire sans !

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant qui a envie de se lancer, mais n'a aucune expérience dans ce domaine ?

Comme ce domaine reste encore une pratique d'innovation (après presque 100 ans de pratiques autour du mouvement Freinet !) je conseille de ne pas rester seul. Toute pratique qui sort de l'ordinaire peut susciter des inquiétudes de la part des élèves, des parents, des collègues ou de l'institution et mettre l'enseignant dans une situation difficile.

Par ailleurs, se former avec d'autres enseignants est très utile ! Aller voir des pratiques en classe, intégrer un groupe d'échanges pour s'accompagner tout au long du processus est d'une grande aide. Bref, coopérer entre adultes pour coopérer dans la classe.

Pour finir, commencer pas des outils testés par d'autres, ne vous mettez pas à tout inventer, il y a assez à faire !

11. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?

Non. Aucun souvenir, même pas dans les formes les plus simples.

Pierre Cieutat,
décembre 2017





C'est à plusieurs qu'on apprend tout seul :

Laurent Lescouarch répond à nos questions



Ancien enseignant spécialisé dans le cadre du Réseau d'Aides Spécialisées aux Enfants en Difficulté (RASED), Laurent Lescouarch est maître de conférences au département des Sciences de l'Education de l'Université de Rouen.

1. Pourquoi la coopération en classe vous semble-t-elle importante ? Quels arguments mettriez-vous en avant pour convaincre des enseignants de s'y engager ?

Elle change totalement la dynamique de classe en enrichissant les possibilités de différenciation pédagogique par l'entraide, le travail partagé. Sur le plan du vivre ensemble, elle est également une entrée permettant de sortir du face à face « prof-élève » pour aller vers une régulation collective des apprentissages et de la vie du groupe. Dans les classes pratiquant ces pédagogies, le climat est généralement plus serein avec des élèves habitués à la discussion et à la pensée critique.

2. Tout changement de pratique pédagogique suppose de renoncer aux habitudes et aux valeurs des précédentes. Quels sont les deuils à faire, en tant qu'enseignant, lorsqu'on engage ses élèves vers davantage de coopération en classe ?

Il faut faire le deuil de l'idée que le seul transmetteur de savoir serait l'adulte enseignant et accepter que les apprentissages formels et informels liés aux échanges entre élèves soient tout aussi déterminants. D'autre part, il faut accepter de changer de posture dans la relation au pouvoir et à l'autorité pour laisser de la place aux élèves dans la prise en charge d'éléments de la vie collective, de leur déléguer une partie de la responsabilité des prises de décision sur la régulation des conflits, les projets et le déroulement des apprentissages.

3. Faut-il instituer des moments précis consacrés à la coopération et à la valorisation des relations dans l'horaire de la classe ou est-ce mieux de profiter des opportunités qui se présentent au fil des jours et au gré des circonstances ? Partant, quel équilibre trouver pour les temps de coopération dans l'emploi du temps de la semaine de classe ?

Si on vise à développer plus de coopération au sens de l'entraide, du travail collaboratif partagé, elle doit s'inscrire à un premier niveau dans tous les

processus pédagogiques et didactiques quotidiens : prendre l'habitude de demander de l'aide quand on ne sait pas, prendre l'habitude d'aider, de co-évaluer, de se mettre d'accord pour élaborer des réponses communes ou des projets communs. Cela fait alors partie du nouveau contrat pédagogique de la classe.

A un autre niveau, dans une classe coopérative, ce fonctionnement doit être régulé par des instances collectives de décision qui ne peuvent fonctionner que si elles sont clairement à l'emploi du temps : quoi de neuf ?/ conseil coopératif / bilan météo quotidien sont autant de moments où se décident les règles, les manières de travailler ensemble et prennent 2 à 3h hebdomadaire sur l'horaire de classe en fondamental.

4. Dans certains groupes classes, la coopération semble assez facile à installer car le climat relationnel est déjà positif. Dans d'autres, par contre, cela semble impossible tant les tensions, les rivalités et les disputes sont présentes au quotidien. Que faire dans ce cas ? Par quoi commencer ?

Les pédagogies coopératives sont nées de ce type de situations. C'est en instaurant des espaces de parole ritualisés (et très cadrés), des règles qui vont être travaillées collectivement pour qu'elles soient comprises (et non seulement subies) qu'on peut commencer à introduire l'idée forte d'une classe coopérative : le comportement de chacun doit permettre le travail de tous et on est tenu de rendre compte de ses actes à la collectivité.

5. La coopération est-elle réellement bénéfique pour tous les enfants d'une classe ?

Certains ont sans doute moins besoin que d'autres d'inscrire leurs apprentissages dans un contexte collectif mais dans la mesure où la dynamique coopérative est un plus, un enrichissement des logiques d'apprentissage, je pense qu'elle est positive pour la plupart des élèves et n'est pas négative pour les autres si on pense un espace dans lequel l'activité plus individuelle reste possible.

6. Certains enfants aiment travailler seuls. Faut-il les contraindre à coopérer ?

Je répondrai en Normand. Cela dépend de pourquoi ils veulent travailler seuls. Si c'est par refus d'entrer en relation avec les autres, je crois qu'il serait important de les accompagner dans l'idée de collaborer à certains moments avec d'autres car c'est une compétence sociale importante (dans le monde du travail et la vie sociale, on travaille rarement seul)

Si par contre, un enfant qui est bien intégré dans le groupe souhaite s'isoler à certains moments pour travailler seul pour des raisons de confort, je ne vois pas pourquoi on l'en empêcherait. C'est une question d'équilibre.

7. Apprendre à coopérer, est-ce possible dès la maternelle ? L'enfant de moins de 6 ans n'est-il pas encore trop égoцентриque comme l'a montré Piaget ? Selon vous, y a-t-il une progression à respecter ?

Les recherches sur les classes Freinet en maternelle (ou sur les aides informelles en classe Montessori) me montrent à chaque observation le contraire. Les enfants ne sont pas dans des registres collaboratifs très élaborés mais ils sont capables de jouer ensemble, de se montrer, s'aider pour faire et c'est un premier pas vers la coopération. Tout est une question de degré et pour les jeunes enfants, il faut effectivement ne pas être trop ambitieux dans la formalisation des coopérations mais une dynamique coopérative peut être instaurée dans les habitudes de vie de la classe.

8. Si coopérer est un apprentissage, faut-il l'évaluer ?

On peut y être attentif comme un indice de réussite éducative qui peut être évalué par observation mais je crois que l'on n'a pas intérêt à en faire un objet trop formalisé.

9. La coopération à l'école peut prendre bien des visages ... Quelles sont les pratiques qui vous paraissent essentielles ?

Je suis très sensible au fonctionnement coopératif de la classe avec ses institutions et ses ritualisations (qui permettent d'organiser le travail et réguler le vivre ensemble) et, dans le registre des apprentissages scolaires, à la dimension des étayages entre élèves, formalisés (tutorat) ou non (entraide)

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant qui a envie de se lancer, mais n'a aucune expérience dans ce domaine ?

Commencer petit... et instaurer les outils progressivement.

Sur le plan du cadre coopératif, en instaurant un espace de discussion régulier pour faire le bilan des activités journalières, ce qu'on a appris et comment s'est passé la journée afin d'instaurer progressivement un moment de réunion collective formalisé pour discuter des modes de travail et des règles du vivre ensemble.

Sur le plan des pratiques quotidiennes, en encourageant les entraides entre élèves, en favorisant des moments de travail en binômes d'élèves (plus facile à faire que le groupe) pour chercher à rendre « normales » les coopérations dans la classe. Tout cela pourra ensuite être plus développé et institué.

11. Avez-vous des souvenirs personnels de coopération à l'école, lorsque vous étiez élève ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte qu'apprendre à l'école ne se limite pas à apprendre tout seul ?

Mes souvenirs coopératifs ne sont pas liés à l'école mais aux espaces d'éducation populaire (animation socioculturelle, encadrement sportif) dans lesquels j'ai pu vivre à l'âge du lycée la prise de responsabilité, la participation à la construction de projets collectifs et la recherche de manières d'« apprendre autrement » qui ont certainement orienté mon intérêt et mon engagement sur ces questions.

*Laurent Lescouarch,
janvier 2018*

